LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE

« Mémoires d'un siècle », de René Pomeau page II

### FIGURES DE « LA COMÉDIE »

Balthasar Claës
page II



VENDREDI 15 JANVIER 1999





LA CHRONIQUE de Roger-Pol Droit page VI



on royaume, Alfredo Bryce-Echenique ne pourrait le localiser ni sur une carte ni sur aucun planisphère, aussi détaillé soit-il. Né au Pérou en 1939, très vite évadé d'Amérique latine pour se soumettre à l'épreuve du « premier monde », ce rejeton de la haute société péruvienne semble avoir vécu partout, enseigné dans toutes les universités, posé ses manuscrits sur tout ce que l'Europe et l'Amérique comptent de tables. C'est pourtant sur une frontière que se situe le véritable séjour de ce migrant sans repos, quelque part autour de la ligne forcément flottante qui sépare la vérité du mensonge, la réalité de la fiction. Nul plus que lui n'use autant et aussi finement de cette démarcation mouvante qui file de livre en livre à travers une œuvre joyeuse et grinçante, cruelle et sans entraves. Rabelaisienne, à sa manière, par la verve ironique et la liberté qui s'en dégagent. Et parfaitement sincère, derrière le rideau de fausses confidences érigées en mensonge officiel.

Qui est-il, ce grand monsieur moustachu aux cheveux grisonnants? Qui est ce personnage flegmatique dont les propos et la tra-jectoire personnelle ressemblent parfois si fort à ceux de ses héros? L'homme et l'œuvre se croisent, se superposent ou s'éloignent dans une série d'entrechats qui rendent le jeu difficile à décrypter. Dans Ne m'attendez pas en avril (Métailié, 1997), le romancier plantait un collège britannique du XIXe siècle au beau milieu du Pérou des années 50. Un vrai bon collège traditionnel, avec uniforme, cricket obligatoire et châtiments corporels, le tout surgi des fantasmes de la haute société locale qui désirait endurcir sa descendance. Une farce, à première vue, et pourtant pas du tout. Fils de banquier, petit-fils de président de la République et descendant du dernier vice-roi du Pérou, Alfredo Bryce-Echenique a bien fréquenté ce type d'établissement dans l'enfance.

Alors? « Mes amis me demandent comment je peux être à tel point dans mes romans sans y être du tout, remarque l'écrivain. En revanche, lorsque j'ai fait paraître un volume de mémoires en Espagne, tout le monde a crié à la fiction. C'est qu'en réalité, j'ai utilisé le même procédé dans les deux cas. » Le procédé



# Bryce-Echenique au-delà du réel

Même si ses héros, tel ce professeur insomniaque et affabulateur, ressemblent à l'écrivain péruvien, celui-ci brouille, avec une joyeuse insolence, les pistes de la réalité

en question, Bryce-Echenique le met en œuvre depuis son jeune âge. A l'époque, il détestait la littérature enfantine – accusée de troubler ses cogitations intérieures – et passait de longs moments à se raconter des histoires. « Toujours, je partais de la réalité, mais sous un

angle auquel les autres ne prêtaient aucune attention. A partir de là, j'inventais et mon entourage me traitait

de menteur. »

Evoquant sa propre expérience
plus que bien des romanciers,
Bryce-Echenique la fuit aussi beaucoup plus que d'autres. « La réalité

me gêne tellement quand j'écris! », soupire-t-il. Quelle meilleure échappatoire, dans ces conditions, que d'incorporer le réel pour mieux l'évacuer en le maquillant? Dans Noctambulisme aggravé, l'auteur met en scène un narrateur insomniaque comme il le fut lui-même,

professeur d'université, installé à Montpellier tout à fait comme Bryce-Echenique dans les années 80. Autour de ce canevas, il a bâti un véritable roman, c'est-à-dire une œuvre de pure fiction.

Tout se passe comme si la réalité présentait de graves insuffisances qu'il s'agirait de combler. Non que Bryce-Echenique se refuse à voir le monde autour de lui, bien au contraire. Au sortir de ses collèges bourgeois, par exemple, rien ne lui fut plus profitable que de « débarquer au Pérou pour la première fois » en fréquentant l'université publique de Lima. « J'ai découvert alors que des Noirs pouvaient fréauenter l'enseignement supérieur. Pour moi, c'était très inattendu », se souvient-il, pince-sans-rire. Mais l'écriture est une autre affaire. Une affaire qui l'a saisi au seuil de l'âge adulte, au point de le pousser hors du Pérou pour échapper à son milieu et ne pas risquer de devenir un écrivain du dimanche.

A Paris, où il s'installe d'abord,

#### Raphaëlle Rérolle

pas une ligne ne lui vient. L'écriture n'est encore qu'un désir pour celui qui n'a jamais rien produit, « même pas des poèmes d'adolescent». Au bout de quelque temps, il se rend en Italie, à Pérouse, où il commence enfin la rédaction de ce qui deviendra Je suis le roi (1). « Ce fut, dit-il, un moment d'émotion incroyable. Je pleurais en me disant "tu ne t'es pas trompé, tu es un écrivain, tu n'as pas menti". » Ce livre marque le début d'une œuvre adossée à un mécanisme de fabrication littéraire que l'auteur définit comme purement intuitif. Une phrase, une situation, peuvent « faire bouger des choses qui étaient complètement dans mon système, mais que je n'aurais pas devinées sans cela », explique Alfredo Bryce-Echenique.

A partir de là, l'auteur « ajoute du sel et du poivre » au point de ne plus pouvoir, lui-même, «séparer les ingrédients du cocktail ». La réalité se trouve ensevelie sous les broderies de l'imaginaire, de cet authentique mensonge qui dit tant de celui qui le profère : « Le lecteur peut tout savoir de mon histoire, pas tant dans les événements que dans la façon de la raconter », affirme le romancier. La forme importe donc plus que les faits, comme le montre Noctambulisme aggravé. Dans ce roman dont la plus grande partie se joue à Montpellier, les lieux privés ou publics sont mentionnés sans description précise. « Avant de commencer, j'ai ouvert une carte de la ville mais je l'ai refermée aussitôt, souligne Bryce-Echenique. Je préférais inventer. »

L'invention représente d'ailleurs à la fois le symptôme et l'exutoire de Max, le narrateur qui se livre à des affabulations pour tenter de vaincre ses insomnies. L'histoire est racontée depuis le lit d'hôpital où ce professeur d'université dicte à l'une de ses anciennes étudiantes le récit des mois sans sommeil qui l'ont mené aux abords de la folie. C'est une peine de cœur qui a conduit Max, « le monstre imaginatif et douloureux », sur ces versants dangereux que Bryce-Echenique connaît pour les avoir visités. «L'insomnie est une maladie épouvantable, souligne l'auteur, la seule dont on tombe amoureux, que l'on alimente sans cesse car elle engendre une lucidité sans pareille, une activité mentale disproportionnée.»

Alfredo Bryce-Echenique a construit son roman autour de cette dépendance et d'autres aussi. Ses personnages, pour beaucoup, sont tributaires de substances (alcool, drogues) ou

de leurs semblables. Et vic-

times de ce que Max appelle «le syndrôme de l'éternel retour », capable de les ramener en boucle vers ce qui leur fait du mal. Seul l'oubli peut libérer, mais voilà: transformer la mémoire en passé n'est pas à la portée du premier venu. «Il n'y a rien en effet d'aussi involontaire que la mémoire », constate le narrateur. Dans la guerre qu'ils se livrent les uns aux autres - les mots «front », «bataille », « attaque » et autres « coups d'Etat » sont souvent utilisés - les acteurs de cette tragicomédie n'obtiennent la grâce qu'au prix de sérieux renonce-

Rien de vraiment dramatique dans tout cela, ou plutôt, rien de larmoyant. L'écriture de Bryce-Echenique semble s'y refuser, comme par un phénomène d'allergie. Tout du long, le texte est drôle, allègre et même d'une hilarante férocité lorsque le narrateur entreprend de décrire certains de ses semblables. Le portrait de l'exilée latino-américaine professionnelle est à ce titre une véritable réussite, aussi réelle que la meilleure des fictions.

(1) éd. Luneau Ascot, 1980.

#### NOCTAMBULISME AGGRAVÉ (Reo de nocturnidad)

d'Alfredo Bryce-Echenique. Traduit de l'espagnol (Pérou) par Jean-Marie Saint-Lu, éd. Métailié, 262 p., 115 F (17,53 €).

# Jacques Le Goff ou la faim de l'Histoire

Des historiens illustrent la démarche du médiéviste, dont on a réuni les principaux essais

L'OGRE HISTORIEN

Autour de Jacques Le Goff
Textes rassemblés
par Jacques Revel
et Jean-Claude Schmitt.

Gallimard, 360 p., 120 F (18,29 €).

UN AUTRE MOYEN ÂGE de Jacques Le Goff. Gallimard, « Quarto », 1 400 p., 150 F (22,86 €) (en librairie le 22 janvier).

'est un genou à terre que Jean de Joinville remit au futur Louis X en dépôt précieux la parole de son bisaïeul le roi Louis IX, compagnon de sa jeunesse élevé depuis sur les autels. Si la pose n'est pas de mise pour les auteurs du collectif qui accompagne la reprise en un gros volume des principaux essais de Jacques Le Goff, nul doute que l'émotion est comparable pour ces proches qui ont tenu à « inventer » un genre nouveau pour dire leur attachement et leur fidélité intellectuelle à l'un des plus grands médiévistes contemporains. S'il ne s'agit pas de « mélanges » adressés à un collègue au sortir de sa charge, c'est que chacun a tenu à livrer un témoignage concret, proche du travail d'atelier, de l'influence de la démarche de Le Goff ou des fruits de

son compagnonnage.

L'historien qui vient de fêter ses soixante-quinze ans mérite bien ce « portrait chinois », où les regards croisés déterminent assez justement la figure de l'intellectuel – n'osa-t-il pas dès 1957 cet « anachronisme créatif » pour faire du nouveau groupe social un objet d'étude à part entière? –, au titre gourmand

#### Philippe-Jean Catinchi

inspiré par Marc Bloch. Ses terres d'élection, choisies tant par crainte de l'aridité antique que de la luxuriance moderne, Jacques Le Goff les a inlassablement parcourues, en frère de cet homo viator doublé d'un pénitent qui incarne l'« homme médiéval ». Mobile dans ses curiosités, insatiable dans ses appétits, le médiéviste a su interroger les paysages réels et imaginaires, esquissant une cartographie mentale d'un monde qui bascule, quand la société chrétienne, longtemps réticente, se convertit au tournant du XIIe siècle au monde terrestre. Contempteur avisé des leçons traditionnelles, l'homme a procédé par touches minutieuses, d'où le nombre considérable des articles et essais tardive-

ment réunis (*Pour un autre Moyen Age*, 1978; *L'Imaginaire médiéval*, 1985), de préfaces aussi, malheureusement dispersées mais dont *L'Ogre historien* propose une liste quasi exhaustive, qui disent l'acuité singulière d'un érudit qui repère, distingue et s'efforce d'imposer la pensée d'autres chercheurs. Des deux exceptions – majeures – seule *La Naissance du Purgatoire* (1981) figure dans le « Quarto ». Tentation atypique d'écriture

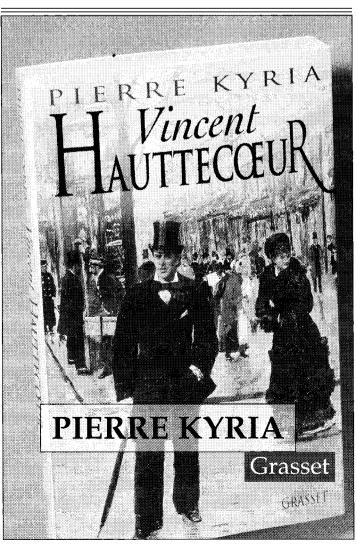
n c h i d'un « phénomène de mémoire » déguisé en biographie, Saint Louis (1996) relève pourtant de la même démarche, cette exploration des paysages sensibles qui dessine une histoire concrète de l'imaginaire.

Convaincu de l'étendue du spectre des durées, qu'il a hérité de la réflexion braudélienne, Le Goff entend faire dialoguer entre elles des options contrastées. Pour cela il accueille, enthousiaste, les apports de l'ethnologie et de l'anthropologie, qui ouvrent à ce temps lent, presque immobile, des sociétés réputées « sans histoire » tant l'implicite dérègle les usages. Reste à se concentrer sur le cadre de toute expression sociale, bien moins institutionnel que mental. Là l'« homme de métier » observe l'Homme en

posture, recense les objets de la civilisation matérielle, tente de retrouver et de décoder les rituels, d'entendre les *mirabilia* et *exempla* dont les sermons alimentaient à l'oral la conscience culturelle.

On retrouvera dans L'Ogre histo-

rien de belles illustrations de la « démarche Le Goff » avec Christiane Klapisch-Zuber, Jacques Berlioz et Marie Anne Polo de Beaulieu, Jérôme Baschet et Jean-Claude Bonne. La forte réflexion d'Alain Boureau, la belle contribution de Michel Pastoureau ou le passionnant bilan esquissé par André Vauchez, ne feront pas négliger les superbes témoignages de Krzystof Pomian et Pierre Nora ou l'extraordinaire entrée en matière de Jean-Claude Schmitt qui nous ouvre l'intimité du séminaire du maître - que tous ou presque ont fréquenté - avec pudeur et tendresse. Avec Louis Marin et Daniel Fabre, l'ouvrage se ferme sur un clin d'œil à la figure de l'ogre, à la croisée des disciplines chères à Le Goff. Mais le temps n'est aux bilans et ceux qui connaissent les beaux textes du médiéviste sur la lente requalification du rêve se réjouiront de lire en final du « Quarto » ses articles récents sur le rire : le jeu se perpétue avec une audace et une liberté qui font signature.



MÉMOIRES D'UN SIÈCLE Entre XIXe et XXIe de René Pomeau. Fayard, 550 p., 150 F (22,86 €).

ené Pomeau n'est pas une vedette, il ne fait pas la couverture des magazines, personne ne lui demande son avis sur l'avenir de la Bosnie et il ne se précipite pas sur les écrans de télévision pour le donner malgré tout. Il appartient à cette catégorie d'intellectuels qui préfère la réputation à la gloire : c'est un universitaire. Les universitaires entretiennent avec la société du spectacle un rapport compliqué. D'un côté, ils en font partie. Les grands professeurs sont des grands pédagogues, autrement dit des comédiens de talent. Les recherches les plus érudites, les intuitions scientifiques les plus fulgurantes, peuvent produire des sommes et des traités qui imposent le respect et l'admiration d'une poignée de spécialistes. Professer, c'est autre chose : déclarer à haute voix, dit le dictionnaire, mêler dans un même souffle la vérité et la parole claire. Séduire, entraîner, rassembler, convaincre, former des disciples. Il y a mille manières de le faire ; il y a toujours face à face un comédien et son public, lequel, discrètement, applaudit, siffle ou s'endort selon le talent de l'acteur. Chacun connaît des professeurs mirobolants qui ne furent que des penseurs médiocres. Et inversement des savants estimables dont chaque

parole éteignait le savoir.

Mais, d'un autre côté, fidèle à ses origines cléricales, l'Université affecte de mépriser les futiles ornements de la science et le succès des bateleurs. Au point de soupçonner de trahison ou de prostitution ceux de ses membres qui vont quêter trop hardiment les faveurs du public, ou simplement ceux qui y parviennent sans effort. Un peu de faire-savoir ne nuit sans doute pas à la pureté du savoir, mais beaucoup... Il n'y a qu'un pas de la vulgarisation à la vulgarité.

En décidant de publier ses Mémoires, René Pomeau a donc pris un double risque. Vis-à-vis du public, pour qui il n'est de Mémoires légitimes que des stars en tout genre ; et vis-à-vis de ses austères collègues, qui lui reprocheront d'aller brouter dans la prairie commune. Pomeau, en parfait connaisseur de notre littérature classique, a transformé ce double risque en contrainte littéraire. D'où le ton unique de cette autobiographie, sa saveur inédite.

Première contrainte, premier axe d'écriture : je suis un homme comme les autres. « Je n'ai jamais occupé l'une de ces positions dominantes qui permettent de considérer les choses de haut: ministre, général... J'ai vécu ce siècle immergé dans la masse. Je fus, avec des millions d'autres, entraîné dans la puissante vague de l'Histoire. Il me semble que cette situation n'est pas si mauvaise, pour peu qu'on veuille regarder et réfléchir. » Un homme ordinaire, né en 1917, raconte ce qu'il a vécu, vu, entendu, compris, manqué. Comme si les lecteurs étaient ses petitsenfants, pour leur donner une idée simple et vraie

# Le mandarin éclairé



Après avoir « arpenté » longuement le siècle des Lumières et offert une remarquable biographie de Voltaire, René Pomeau s'est penché sur son passé pour raconter l'histoire d'une vie, d'une vocation enseignante, d'une passion flamboyante du partage

de ce qu'a été ce monde, chronologiquement si proche et cependant si lointain, si différent. René Pomeau ne se raconte pas, ou si peu, il raconte une vie qu'il connaît encore mieux que celle de Voltaire.

Le narcissisme n'est pas sa pente, ni donc la confession. Les multiples contorsions du « je » nous seront épargnées. Pomeau pratique la pudeur avec méthode. Au lecteur, s'il en a envie, de reconstituer un hypothétique portrait intime de Pomeau, mais il le fera davantage avec des blancs et des silences qu'avec des confidences et des aveux. Le témoignage ne se laisse jamais envahir par le témoin. Pomeau constate par exemple qu'il s'est peu à peu éloigné de la religion catholique de ses parents et que ses études chez les jésuites ne sont probablement pas étrangères à cet éloignement, ni à son intérêt intellectuel pour les questions religieuses. C'est un constat, pas une autoanalyse. Une borne sur le parcours, un éclairage.

Plus fortement affirmée est la tendance à se tourner vers le passé. Il est facile de l'expliquer par une formation scolaire, celle des littéraires des années 30, farouchement orientée par l'étude quasi exclusive du grec et surtout du latin, fondement linguistique de la religion chrétienne. Encore fallait-il que cet enseignement rencontre le désir et le plaisir de l'adolescent qui le recevait. Le jeune Pomeau devait nager dans le passé comme un poisson dans l'eau, et y demeurer aussi naturellement à l'âge adulte. Passer sa vie à étudier et à enseigner les écrits des morts, même illustres, suppose un plaisir de la mémoire. Etre professeur de lettres, c'est peut-être savoir transmuer ce plaisir en obligation : « Mes pareils et moi-même avons précisément pour devoir de rappeler l'attention sur ce qui dans le passé mérite d'échapper à l'oubli. » Le goût du passé lorsqu'il est si fort ne va pas sans un certain détachement du présent. Pomeau vit avec son époque, mais sans jamais y adhérer. Il la subit, il la souffre, il l'accompagne, il l'observe, mais sans grande passion. A la révolte, il préfère l'abstention, à l'hostilité le silence, à l'engagement la sympathie. Jamais indifférent, pas davantage nostalgique, il ne refuse pas la nouveauté, il l'accueille avec grâce. L'amour du passé et les tempêtes de l'histoire lui ont aussi appris à se méfier des conservatismes et des refus obstinés du mouvement. Mais également à modérer d'ironie les grands emballements du cœur et de la raison. Le XVIIIe siècle et Voltaire ne sont sans doute pas étrangers à cette sagesse, mais Pomeau ne les aurait pas aussi bien compris s'ils ne correspondaient pas à son sentiment profond de l'exis-

insi de l'Université. Pomeau n'en a quitté les bancs que pour la chaire. Même lorsqu'ils parlent de son enfance provinciale, de la petite bourgeoisie de l'Ouest dont il est issu, de la crise économique des années 30 qui bouleversa le cadre familial, les Mémoires d'un siècle se lisent comme l'histoire d'une vocation enseignante. Puis à travers la guerre, les restrictions, le climat d'une petite ville sous l'occupation allemande et le régime de Vichy, comme les premiers pas d'un jeune normalien agrégé. Ensuite le monde change encore, à toute vitesse, côtoyant les abîmes, modifiant la vie quotidienne en quelques dizaines d'années davantage que ne l'avaient fait des siècles, et René Pomeau grimpe posément, on dirait : naturellement, les échelons inamovibles de la carrière. Jusqu'au sommet, jusqu'à la Sorbonne, jusqu'à l'Institut et plus encore jusqu'à la direction de la centenaire Revue d'histoire littéraire de la France qui

version originale

est comme le trône du royaume universitaire de la

Pomeau connaît donc tous les tours et les détours du sérail. Les grandeurs et les servitudes, les solidarités et les mesquineries. Les rites désuets, les éloges de circonstances, les acrobaties diplomatiques entre les clans, les appuis qui élèvent et les soutiens qui font tomber. Les messes basses des couloirs de la Sorbonne et les messes solennelles des grands congrès savants. De la retraite qui est désormais la sienne, il aurait pu tirer sans grands frais une canonnade qui aurait fait rire et parler - et trembler quelques cardinaux. Mais le canon n'est pas son arme, et l'enseignement lui a donné trop de joies pour qu'il malmène l'institution. Elle s'en sortira avec des égratignures et d'indulgentes admo-

« Mémoires d'un mandarin » : cela aurait fait un bon titre pour ce livre, avec juste ce qu'il faut de saveur ancienne. Dieu sait qu'on les a conspués, ces mandarins, à l'époque de nos bruyantes révolutions culturelles. Ils représentaient, disait-on, l'esprit de caste, la fermeture sur soi de l'université et du savoir, la raideur des hiérarchies, l'autoritarisme, le secret, le clientélisme. L'autobiographie de Pomeau, sans jamais s'abaisser à la plaidoirie, présente l'autre face du mandarinat, son visage souriant et bonhomme tout autant que son dynamisme aus-

as de grands mots, pudeur oblige, mais à la base de ce pouvoir il y a une flamboyante passion du partage. L'idée que le savoir n'est qu'une branche morte si on ne l'acquiert pas pour le transmettre. Bien sûr, le travail solitaire du chercheur possède sa propre récompense; évidemment, la communauté des savants est indispensable pour transformer les récoltes en nourritures, mais le plus important est le geste même de nourrir, le passage du témoin entre les générations, la construction d'une chaîne solide entre le passé et le présent. Et plus les études sont vastes et profondes, plus l'envie est forte qu'il ne s'en perde rien. Plus on exige, plus on a besoin du pouvoir de contrôler, d'encourager, d'impulser, de protéger. Le despotisme peut-être n'est pas loin dans cette manière de gouverner. On sent bien que Pomeau, malgré son bon sourire et son allure courtoise, ne dut pas être toujours un patron commode.

Mais si despote il y a, celui-là est si vivement éclairé qu'il est impossible de lui en faire grief. Soyons égoïstes: qu'importe après tout si quelques-uns ont ployé sous son joug puisqu'il nous a offert les cinq volumes magnifiques de sa biographie de Voltaire (Voltaire Foundation, 1985-1994, repris en deux volumes, Fayard-Voltaire Foundation 1995.) Qu'importe si ces *Mémoires* font grincer quelques mâchoires chez les impatients et les révoltés puisqu'ils nous valent le récit réussi d'une vie réussie: «En me retournant une dernière fois vers mon passé, je me dis que j'ai après tout rempli la tâche que j'avais choisie. Aimer la littérature, surtout la française, la faire aimer. »

### Balthasar Claës, chercheur de l'Absolu

de la Comédie

CLAËS

ou 1761

**BALTHASAR** 

mort en 1832

tisserands

Héritier d'une

famille de maîtres-

« La Recherche de

l'Absolu » parut

d'abord en 1834

volume des

« Etudes de

dans le troisième

mœurs », parmi les

« Scènes de la vie

privée », avant

d'être reprise,

en 1846, dans

philosophiques »

les « Ftudes

né en 1758, 1760

vant qu'il apparaisse sur la scène, on entend ses pas dans l'escalier de la vieille demeure patriarcale de la rue de Paris, à Douai. La maison Claës, du nom d'une célèbre famille de tisserands des Pays-Bas, est vaste, cossue, à l'image de la fortune

considérable amassée au cours des générations. Au-dessus d'une cheminée, il y a même le portrait d'un Van Claës par Titien. C'est la fin du mois d'août 1812. « La lenteur grave, le pas traînant de cet homme eussent sans doute impatienté des gens irréfléchis; mais un observateur ou des personnes nerveuses auraient éprouvé un sentiment voisin de la terreur au hruit mesuré de ces nieds d'où la vie semblait absente, et qui faisaient craquer les planchers. Comme si deux poids de fer les eussent frappés alternativement. »

Puis Balthasar Claës entre dans la pièce où sa femme, Joséphine, attend, usée par l'inquiétude et l'incompréhension. De cette angoisse qui la ronge, elle va bientôt mourir. Elle dira, dans un dernier sursaut d'amour et d'amertume : « Un grand homme ne peut avoir ni femme ni enfant. Allez seuls dans vos voies de misère! Vos vertus ne sont pas celles des gens vulgaires, vous appar-

tenez au monde, vous ne sauriez appartenir ni à une femme, ni à une fa-

mille. » Balthasar semble âgé de plus de soixante ans, « quoiqu'il en eût environ cinquante ». Son corps puissant, sa poitrine large et carrée, s'appuient sur des membres inférieurs frêles. Voûté, la chevelure blonde en désordre, « ses yeux d'un bleu clair et riche [ont] la vi-

vacité brusque que l'on a remarquée chez les grands chercheurs des causes occultes ». « Sa peau se collait sur ses os, comme si quelque feu secret l'eût incessamment desséchée. » « La magnifique monstruosité de sa physionomie », fait de lui, dès l'abord, un être séparé, marqué, abandonné à quel-

que chose qui n'est plus d'ici. Et dans la vie ordinaire de la maison Claës, le maître jette une ombre fantastique.

Balzac, ensuite, expliquera la genèse de cette métamorphose du bourgeois flamand en chercheur de l'Absolu. Deux mondes, deux logiques s'affrontent : d'une part, celui où la pérennité de la famille et de la fortune fait loi; de l'autre, ce contre-monde de la quête insensée, brûlante, dans l'obsession de laquelle Balthasar Claës va se perdre et périr. Quelques années auparavant, il a été « initié » par un officier polonais qui l'a incité à se souvenir des leçons prises auprès de Lavoisier. A cette quête de la substance chimique commune à toute la création, il faut sacrifier le bonheur, la vie même. Le génie est à ce prix. Monomane prométhéen, Balthasar va tout risquer, et d'abord sa famille. Mais l'autre loi, la

fille du chercheur d'absolu, Marguerite, est forte, solide. A la fin, elle sauvera les meubles, « Il est dit que je n'aurai jamais le bonheur complet, ma libération, la liberté, tout, qu'en perspective », écrivait Balzac à Zulma Carraud en janvier 1834. Balzac, ce Prométhée, dont le nom est inscrit, à peine dissimulé, dans celui de Balthasar Claës.

loi raisonnable de la so-

ciété, personnifiée par la

promenades. Tout cela donne une idée du dé-

Pasolini : l'énormité de ma vie

ROMANZI E RACCONTI (1946-1961 et 1962-1975) de Pier Paolo Pasolini. Edition établie par Walter Siti et Silvia De Laude chronologie de Nico Naldini. Mondadori, « I Meridiani », 1760 p. et 2 050 p., 300 F environ

chaque volume (45,74 €).

eut-être l'œuvre littéraire de Pasolini ne futelle qu'un seul long journal déguisé. Aussi la publication d'inédits et de textes épars, de brouillons, de variantes, d'articles, de nouvelles, d'ébauches présente-t-elle un intérêt particulier, dans la mesure où Pasolini n'a jamais cessé de réfléchir au livre en train de se faire. L'écriture, si vitale pour celui qui se fit un nom international par le cinéma, n'était jamais le simple miroir du réel.

La mise à nu de son atelier montre qu'il s'agissait pour lui, chaque fois, de définir un nouvel objet littéraire. Roman, mot sacré pour tout écrivain, cela n'allait certes pas de soi : il se pensait d'abord poète. Le titre générique sous lequel est paru en 1994 le corpus poétique (presque intégral) des poèmes de Pasolini. Bestemmia (Blasphème), fournit une indication d'un ton polémique qui, venant de lui, n'étonnera évidemment personne. Son premier roman, Ragazzi di vita, a été concu comme un assemblage de nouvelles, et certains lecteurs lui ont refusé le qualificatif de romanesque. Passione e ideologia, titre sous lequel il a réuni finalement des essais sur la poésie, devait être à l'origine un recueil de nouvelles. Ali dagli occhi azzurri est un ensemble assez composite de textes relevant de genres très divers : du scénario de film au texte critique, en passant par des récits de

sordre volontaire que Pasolini en-

tendait mettre dans une littérature « rangée », trop sage, trop conformiste. Il se déplaçait constamment de l'intime au théorique, en passant par le narratif, le poétique, le pamphlétaire. Très défiant à l'égard de la littérature « réaliste », il devait également se montrer très virulent contre la « néo-avant-garde ».

Le principal atout de ces œuvres complètes, dont les maîtres d'œuvre annoncent huit autres volumes, est de montrer comment Pasolini cherche qui est celui qui s'exprime et qu'est-ce qu'il peut exprimer? Qui est le lecteur? Qui est l'interlocuteur? Quelle est la scène idéale pour une représentation de soi? Le cahier? Le livre? La chaire d'université? L'estrade de l'instituteur? Le confessionnal? La tribune? Les planches? La toile? En attendant, ce sont les coulisses que nous avons. Et quelles coulisses!

Toujours l'enfance, qui reviendra régulièrement à travers toutes les phases de la création de Pasolini. Il y cherchait la réponse au mystère de ses angoisses et de ses désirs, jamais totalement assumés. La maîtrise d'un langage esthétique, littéraire, pictural ou cinématographique était, à ses yeux, le témoignage alarmant d'une faiblesse humaine. Très souvent, Pasolini convoque tristement le lecteur pour constater cette distance entre le réel et lui. Le lecteur imaginaire est là, qui regarde par-dessus son épaule.

Les deux premiers volumes réunissent la totalité de l'œuvre romanesque publiée, y compris les récits de voyages, les nouvelles, les articles descriptifs, à l'exclusion donc des textes théoriques. Une grande partie, bien entendu, a paru du vivant de leur auteur. A cela s'ajoutent les posthumes: Amado mio, Actes impurs et Pétrole. Mais, à côté de ces volumes, figurent d'une part les courts textes contemporains, publiés en revues (innombrables) et en partie

Les éditions Mondadori commencent la publication des œuvres complètes de l'écrivain assassiné en 1975. Dix volumes sont annoncés, avec de nombreux inédits

déjà réunis en recueils. Et des inédits absolus comme Il Disprezzo della provincia (Le Mépris de la province).

Nico Naldini avait inclu dans la biographie de son cousin de nombreux extraits des Cahiers rouges. iournal intime de Pasolini des années 40. Mais là aussi il est manifeste que Pasolini avait de l'intimité une notion déjà revue par le regard littéraire. Hésitant entre la première et la troisième personne, l'écrivain prouvait que l'appel de la publication le contraignait à transfigurer les éléments autobiographiques. Le roman n'avait de sens pour lui que dans la mesure où il comportait l'autocritique de l'usage fictionnel d'une expérience privée, et l'autobiographie n'avait pareillement de valeur pour lui que dans la mesure où elle comportait une métamorphose, un travestissement d'éléments trop aisément identifiables.

C'est entre 1951 et 1952 que Pasolini commence Le Mépris de la province, alors qu'il doit revenir au Frioul. d'où l'ont chassé le scandale et le procès pour outrage aux bonnes mœurs, à la suite de la dénonciation des familles de deux de ses élèves. Il retrouve dans ces pages le ton de moraliste intellectuel, peut-être artificiellement affranchi. L'écriture y est déjà moins poétique que dans ses premières tentatives. La frustration sexuelle aura été en fin de compte une source d'inspiration plus féconde que la « libération ». Le sexe avait un usage métaphorique dans son système artistique, mais demeurait une cause de tourments, inchangée depuis l'adolescence.

Outre les particularités de ces inédits (par exemple, un tableau bouleversant de la vie des immigrés italiens qui travaillent dans les mines de Douai, au nord de la France, une sensuelle promenade, dans un style cinématographique, sur les canaux de Venise, une rêverie à partir d'un mot de la marquise de Sévigné, un roman pour adolescents sur le « roi des Japonais »), ce qui frappe est la persistance des obsessions sur l'incapacité de partager le cours de la vie : les autres sont toujours, quels qu'ils soient, intellectuels (comme Elsa Morante et Moravia, souvent cités) ou corps simples qui l'attirent, enveloppés d'une brume opaque qui interdit l'échange. Face à eux, Pasolini se sent définitivement un étranger sur la terre.

Les cinéphiles auront plaisir à comprendre la nature des relations complexes de Pasolini avec Fellini (qui, lui avant proposé de financer Accatone, avec l'argent de La Dolce Vita, à laquelle Pasolini avait collaboré de loin, se ravisa au vu des premiers rushes). Pasolini eut alors les premières insomnies de sa vie, dit-il. Un long journal de voyage sur le littoral italien (La Longue Route de sable) est l'un des trésors de ces publications. Il répond à L'Odeur de l'Inde, sur un mode peut-être plus sociologique.

Parmi tous les titres de projets inaccomplis, se trouvaient Mémoires barbares et L'Enormité de ma vie. Echos des Lettres luthériennes ou des Ecrits corsaires, deux titres aux résonances provocantes, négatives, qui rappellent que Pasolini aimait à citer le mot de Sade : « Tout est bon quand il est excessif. »

René de Ceccatty

# Serge Doubrovsky, ou l'art de « l'auto-psy »

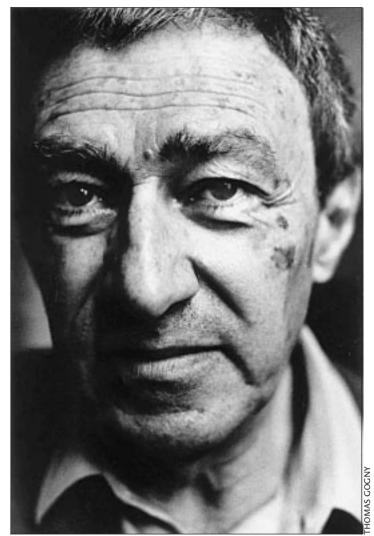
Au-delà d'un virulent règlement de comptes avec son psychanalyste, ce nouveau morceau de vie révèle le mobile de l'autobiographe « déchaîné » : triompher des maux de la vie par l'écriture

**LAISSÉ POUR CONTE** de Serge Doubrovsky. Grasset, 432 p., 138 F (21,04 €).

ommencer un roman par la fin n'est pas un mode de lecture orthodoxe. On peut néanmoins, sans crime, brandir les dernières pages de la nouvelle autofiction de Serge Doubrovsky, patchwork de souvenirs épars. éclatés, dispersés, « sarabande de débris, de bribes qui se baladent en tous sens dans la tête »: elles justifient l'enjeu d'un écrivain dont la démarche fut contestée. Depuis Fils, «fiction d'événements et de faits strictement réels », « autofriction patiemment onaniste », Serge Doubrovsky s'exhibe, sans être censuré par la décence et la pudeur, sans rencontrer en lui d'obstacle à l'aveu, reculant audacieu-sement les bornes du dicible, transgressant les interdits moraux et les convenances littéraires. «Les ratages de la vie n'en demeurent pas moins des ratages, douloureux, insurmontables, écrit-il ici, presque en conclusion. Mais une transformation s'est opérée dans et par l'écriture : pour l'écrivain, le malheur de vivre se transmue en joie d'écrire; une commu-nication du moi narcissique, schizoïde, brisé, s'établit avec autrui, suscitant un partage émotionnel, parfois passionnel, esthétique, dans tous les sens du terme, avec les lecteurs, comme en témoignent un courrier spontané ou des recensions critiques. Il n'y a ni "salut" ni "rachat" par la littérature ; simple-ment – et complexement –, la négativité de l'existence se transforme en positivité dans l'ordre de la culture. » Doubrovsky, qui sait bien que ses livres sont à la fois sa tribune et son tribunal, répond là à son psychanalyste, Robert Akeret, auteur de l'ouvrage A quoi sert la psychanalyse? où, au mépris de la déontologie professionnelle, le « cas » Doubrovsky était livré sans le moindre souci de protéger l'anonymat du patient, caricaturé en un « méli-mélo abracadabrant, digne d'un roman de gare » (1).

Au-delà de ce virulent règlement de comptes qui permet à Doubrovsky, coupable de « névrose narcissique », d'analyser le cas de son médecin, vampire « impuissant de la plume », se révèle le mobile de l'autobiographe « déchaîné » - comme l'a qualifié Jacques Lecarme, spécialiste de l'autofiction – acharné à devenir son « propre mémorialiste » pour donner à sa vie ratée une dimension romanesque. S'il transforme depuis trente ans sa vie en phrases, c'est pour se rendre intéressant, muer ses échecs en triomphes, soulager ses maux en transcendant les mots. Pour autant, Laissé pour conte le prouve, écrire ne l'a jamais dépossédé : « il reste toujours une vie réelle (...) enrichie, et non appauvrie » qu'il en ait fait « toute une histoire ». Lorsqu'il repense à son père, à sa mère, aux femmes qu'il a aimées, « ce sont mes textes qui s'effacent alors en moi, et non moi sous les

Ce moi-là, toujours facétieux dans ses flirts avec le langage (« Je suis un Laissé-pour-compte, je n'in-téresse plus personne... nous sommes la somme inaccessible de nos racontars, de ceux des autres sur nous, en nous, du laissé pour conte... »), se pose irréductiblement en victime, solitaire. Roland Barthes disait que les personnages de roman restent des êtres de papier; Doubrovsky, Serge, né à Paris en 1928, qui connaît ses premières attaques de nausée en 1929, et l'étoile jaune entre 40 et 44, qui tente de dénouer de livre en livre les fils (à retordre) de sa vie de déprimes, pulsions, lâchetés, dégoût de soi, est-il condamné à être « un effet de texte »? Ou bien y a-t-il « un type derrière »? Et qui? Et pourquoi avoir passé



trois décennies à écrire sa vie, en concassant la syntaxe, lancé sur le toboggan des allitérations et assonances, jouissant de « la glissade vertigineuse des sons aux sens »? Il n'en a « aucune idée ». Malice de l'inconscient. Il se confesse, soucieux que sa vie soit « une réussite littéraire », mais se moque de la postérité : « Que mes livres puissent tomber un jour dans un total oubli

ne m'affecte pas.» Veut être reconnu, aimé là, tout de suite, intéresser les vivants de son vivant. « Du Kafka, monsieur Cas. » à prendre « en compte » d'urgence. Objet de thèses, de colloques qui discutent, contestent l'autofiction qu'il a inventée, il devient quasiment posthume. Son art de l'autopsie ( auto-psy ») l'a dépossédé de lui-même : l'important, ce n'est

plus lui, c'est l'autre, le romancier. « Ma fiction a englouti mon être, i'ai soudain été jaloux de moi. »

A l'heure d'entamer le dernier chapitre de sa vie, se sentant de plus en plus déglingué, client de l'urologue, du stomatologue, du cardiologue, sachant qu'au tombeau familial, cimetière de Bagneux, reste une place, la sienne, Doubrovsky signe un nouvel « arrangement », énième récit de vie auquel il impose un ordre, subjectif, afin que «les débris de mé-moire additionnés fassent une somme ». Le programme diffère de ses livres précédents : « Avant, chacun de mes bouquins était bâti autour d'une phase, d'une femme, aimée, perdue, écrire était une réparation, une restitution (...) j'ai écrit que je tuais une femme par livre (...) la mise en mots est une mise à mort (...) à présent c'est moi qu'il faut que je tue... »

« La mise en mots est une mise à mort. (...) A présent, c'est moi qu'il faut que je tue »

Serge Doubrovsky s'était refusé à tenir un journal intime, mais, « deux trois fois par semaine sur des années, j'ai adressé à ma mère de longues missives où je me suis déversé à ras de soucis ou d'émois ». Stock brut: « elle les a gardées pratiquement toutes ». Il a soudain ressenti le désir d'explorer ce carton de lettres, déposé dans le coffre d'une banque, « ressaisir mes traces ». Il cite (« Ma chère petite Maman adorée,... »), commente, dérive, délire, délivre, drague un passé qui ne passe pas. Il lui dit tout, hoquets, spasmes, « toute ma tripaille », « épopées de la braguette » d'un « Don Juan de province » avide de se marier, les affres de l'agrégé d'anglais débarquant aux Etats-Unis pour y enseigner la littérature française, l'état d'indécision « entre le zist et le zest », Harvard et Paris, Claudia et Elizabeth, la règle d'or maternelle (« On ne doit pas faire de la peine aux autres »). Et brasse, pêle-mêle, sans rechigner à ressasser parfois, tous ces faits d'hier qui le laissent hagard : la poitrine écrasée par l'Occupation et les juifs embarqués à Drancy, la nostalgie des aubergines farcies cuites dans la cocotte orange Doufeu, la première déclaration d'amour en onzième (« Micheline je t'ème »), les deux ans à l'université de Dublin, les deux ans en sanatorium, l'inventaire des comas, dépressions, barbituriques, Librium, Valium et Temesta, les caprices de Rachel, la déchéance d'Ilse, l'enfer

conjugal, l'abîme.

Plus étonnant peut-être, dans ce bric-à-brac de brûlures (à l'âme et à l'estomac), l'irruption, comme des « déchirures de lumière », de figures démaquillées d'amertume, quelques portraits, hommages nés de coups de foudre: Alain Bosquet, «spontanément sismique », Yves Bonnefoy, « écrivain des cimes », Henri Thomas, « scrutateur des détails in-congrus ». Et des femmes, of course, en forme de regrets. Josie l'Irlandaise, qui partagea son lit dans un pays où «Irish girls don't do that », en sachant qu'il filerait à la française. Elizabeth la Tchèque, incendiaire, dix fois évaporée et retrouvée inchangée, qui serait restée s'il avait dit « reste ». « La dernière », enfin, celle de L'Aprèsvivre, celle pour laquelle il a voulu redevenir « un dur du dard », en vain, qui le fait « bander d'être », avec laquelle, bien qu'anéanti par son impuissance, il sent qu'« il y a un truc ». Qui l'aide à sur-vivre.

Jean-Luc Douin

(1) Robert Laffont, 1997.

# Les travaux et les jours

Sur le fil du temps, Michèle Desbordes inscrit une histoire surprenante de beauté et d'humanisme

LA DEMANDE de Michèle Desbordes. Ed. Verdier, 124 p., 75 F (11,43 €).

isez sans attendre ce livre, et faites passer le mot. On voudrait susciter assez de confiance pour n'avoir pas à en dire davantage. Non du tout qu'à trop parler de La Demande on risque de dévoiler le ressort d'une intrigue palpitante: il n'y a pas d'intrigue. Simplement, la surprenante beauté de cette « histoire » – c'est ainsi que l'auteur définit le genre de son livre - est comme intérieure, tellement enclose dans la ligne pure du récit qu'on répugne presque à la décrire ou à la commenter du dehors.

Essayons cependant. Nous sommes au début du XVIe siècle, mais les dates ne sont pas précisées. Parti d'Italie, un maître nimbé de la gloire de son art, accompagné de quelques élèves, arrive, après un long voyage, sur les bords de la Loire où le roi de France l'a appelé pour bâtir et décorer sa demeure. Il sait qu'il va mourir là, sans revoir l'Italie. Les étudiants sont identifiés, le maître non ; il peut s'agir de Léonard de Vinci invité par François Ier à Amboise. Mais cela n'a aucune importance dans l'économie serrée du récit de Michèle Desbordes. Elle ne peint pas une fresque d'époque. L'Histoire, ici, est invisible, lointaine. Le temps, la durée, sont ceux des vies humaines que scande le passage des heures, des travaux et des saisons. C'est l'épaisseur, l'opacité de ces existences qui forment la matière du livre.

Une servante accueille le maître, se met à son service et à celui des élèves. Chacun est à sa tâche. Mais peu à peu un lien s'établit entre l'artiste et la femme de peine. Lien fait de longs silences, de regards: « Elle le regardait dessiner, il dessinait l'ange – l'ange fermait les yeux, les ouvrait, se détournait – les ciels

dans la tempête, les visages, les visages, pour finir ils parlaient de la mer. » Ce lien, apprentissage du monde pour l'humble servante autant que pour le génie, ira jusqu'à l'oblation de la femme – cette « demande » qui donne au récit son titre : « ... et qu'avaient-ils jamais désiré d'autre que les jours qui venaient et ne pouvaient plus que venir, oui en quoi donc leurs existences différaient-elles maintenant, ils mourraient offerts et consentants, partiraient sans mémoire ni regret... »

Tout le récit de Michèle Desbordes est écrit à la troisième personne – « il », « ils » et « elle » – et à l'imparfait. Les phrases sont longues, ponctuées de virgules plus que de points, pour mieux faire éprouver l'écoulement du temps. Aucune préciosité ou joliesse de style, aucun effet extérieur. Une perspective comme absente. Une ligne d'horizon rapprochée. Une présence commune, lancinante, des êtres et des choses en decà de cette ligne... Des modèles ? le Tolstoï des nouvelles peut-être, Pierre Michon pour le choix des vies invisibles, mais sans l'héroïcité de leurs ver-

tus.
On lit çà et là que l'humanisme, vieille lune blafarde, a fait son temps – mais au profit de quoi ? du cynisme ? du mépris ? –, qu'il n'est plus apte, en littérature du moins, à donner du fruit. Michèle Desbordes ne cherche pas à réhabiliter cette vision de l'homme, ou à en inventer une nouvelle. Elle conte simplement son histoire où des hommes et des femmes se regardent, vivent ensemble, se parlent ou se taisent, se taisent surtout, vieillissent et meurent. Une attention, un soin pudique les font être ensemble. Et cela suffit. Passez le mot.

Patrick Kéchichian

★ Michèle Desbordes avait déjà publié un roman chez Verdier, *L'Habituée* (1996), et un recueil de poèmes, *Sombres dans la ville où elles se taisent* (Arcane 17, 1986).

# Les surprises de la vie

D'une rencontre imprévue entre un jeune homme et une vieille dame, Guillaume Le Touze tisse le récit d'une éducation sentimentale délicate et émouvante

**DIS-MOI QUELQUE CHOSE** de Guillaume Le Touze. Actes Sud, 188 p., 98 F (17,62 €).

vec son quatrième roman, Guillaume Le Touze (Prix Renaudot 1994 pour le deuxième, Comme ton père) affirme sa passion pour les histoires d'éducation sentimentale et pour ces moments singuliers où, grâce à une rencontre imprévue et imprévisible, on comprend que la vie est multiple si on a le courage de la réinventer sans cesse, de reprendre, à chaque fois, le risque de l'échec, du désamour, du deuil.

Le Touze a mis en épigraphe de *Dis-moi quelque chose* une phrase signée M. L. – dont l'auteur est probablement la dédicataire du livre, « Monique » : « Et si je ne parvenais pas à écrire ce livre. qu'est-ce qui est le plus important, la littérature ou la vie? » Tout le roman démontre que cette alternative est sans objet, que la littérature et la vie ne sont pas antagoniques, contrairement à un cliché usé et pourtant inusable. Si l'on est écrivain, plus on vit, plus on peut écrire. Igor, comme presque tous les héros de Le Touze, est un garçon issu de cette génération fragile née autour de 1968. Il en a toutes les caractéristiques: relation floue avec les parents, à la fois trop fusionnelle et lointaine (d'autant que ceux-ci partent s'installer en Afrique et le laissent en France, adolescent, pensionnaire); incertitude de soi et de sa sexualité. Bref, une sorte d'embarras mélancolique.

Bien que ses parents soient morts, ensemble, au cours d'une plongée, Igor est plongeur. Il travaille avec Pierre Louzey, qui est archéologue, et qui l'aime. C'est grâce à Pierre et à une émission de radio qu'il va faire la connaissance de Mathilde Klain, elle aussi archéologue. Pierre travaille en Syrie, sur un site qu'elle a fouillé en 1957. Mathilde a soixante-sept ans, elle a eu maille à partir avec l'université et, dans cette émission de radio, elle attaque avec vigueur le mandarin venu pour en découdre avec elle. Dès cette rencontre fugitive, Igor est séduit et on comprend que vient d'entrer en scène la véritable héroïne de l'histoire, même si le récit est déià à mi-parcours.

Après l'émission, Mathilde invite Pierre et Igor à déjeuner chez elle. Quelque temps plus tard, Igor revient seul, un bouquet de pavots à la main, intimidé comme un amoureux. « "Igor, soyez gentil, allez chercher un vase sur le haut du meuble dans la salle de bains. " Au fond du salon, Igor ouvre la porte qui mène à la chambre et à la salle de bains de Mathilde. Il se demande d'ailleurs comment il connaît le chemin. » Qui n'a pas éprouvé cette impression d'étrange familiarité avec des lieux habités par quelqu'un qu'on ne connaît pas, mais qu'on aime déjà, ignore quelque chose des aventures de la vie et de ses

Guillaume Le Touze a su faire avec délicatesse le récit de ces amours incestueuses (passionnées mais non sexuelles) et de leurs délices : différence d'âge abolie, le temps horizontal, linéaire, celui « qui ne se rattrape pas », remplacé par une temporalité différente, verticale, porteuse d'une liberté inouïe.

Des soirées passées à parler de tout et de rien, à écouter de la musique, des nuits de sommeil d'enfant dans le petit lit du bu-

★ Les trois précédents romans de Guillaume Le Touze ont paru aux éditions de L'Olivier. Deux sont disponibles en poche, *Comme ton père* (« Points » Seuil n° P 130) et *Etonnemoi* (« Points » Seuil n° P 448) reau du mari de Mathilde, un écrivain – parti pour deux semaines –, un voyage au soleil de la Grèce, où Mathilde a rejoint Igor qui plonge pour des archéologues. Une sensation de repos, de tranquillité, d'évidence, de

certitude. Et puis, soudain, l'autre versant de la vie, la brutalité des fins irrémédiables, que Guillaume Le Touze, en route vers la maturité, sait décrire avec une émouyante sobriété.

Josyane Savigneau



LES GRANDS MYTHES DANS L'HISTOIRE DU MONDE





GALLIMARD

allimard - 572 206 753 RCS Paris B.

### Louis Guilloux, le franc-tireur humaniste

A l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain paraît, outre deux recueils inédits de textes mettant en scène les deux guerres mondiales, la première biographie consacrée à l'auteur du « Sang noir » signée Yves Loisel

LOUIS GUILLOUX d'Yves Loisel. Coop Creizh (Kerangwenn 29540 Spézet) 288 p., 148 F (22,56 €).

VINGT ANS, MA BELLE ÂGE de Louis Guilloux. Gallimard, 264 p., 120 F (18, 29 €).

**LABYRINTHE**de Louis Guilloux.
Gallimard, « L'Imaginaire »,
180 p., 56 F (8,53 €).

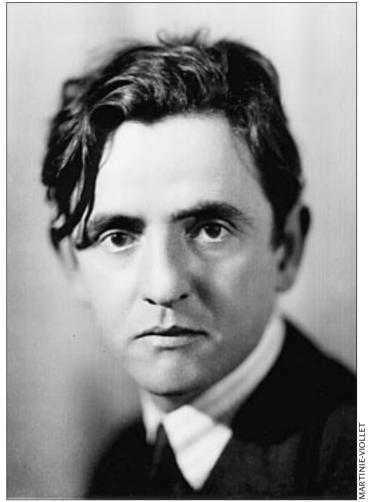
ouis Guilloux, né le 15 janvier 1899 à Saint-Brieuc, n'a jamais entretenu des rapports particulièrement cordiaux avec son époque. Deux ans avant sa disparition, en 1980, il résumait ainsi sa vie : « Elle s'est déroulée pendant le siècle, c'est-à-dire deux guerres, des révolutions, des coups de fusil partout et la pauvreté, le chaos. » La misère, justement, Louis Guilloux ne la fréquenta pas en touriste. Il en éprouva les humiliations et les brûlures dès la prime enfance. Il est vrai que son père, artisan-cordonnier volontiers silencieux et maussade en famille, ne dissimulait rien de ses convictions socialistes. Une telle attitude se payait alors comptant, au prix fort. La mémoire de Louis Guilloux sera comme imprégnée par ce que les siens subiront pendant ces années-là.

Yves Loisel, déjà auteur d'un ouvrage sur Xavier Grall (1), a mis ses pas dans ceux de cet écrivain à la nuque raide et aux phrases rudes qui, s'il eut la volonté de mettre sa plume au service des « gens de peu », eut une personnalité complexe et tourmentée. Belle réussite que cette biographie riche et fervente. Elle donne l'envie de lire ou relire une œuvre qui, si elle fut le plus souvent saluée par la critique, n'a pas toujours rencontré les faveurs du public. Louis Guil-

loux réussit l'examen des bourses en 1910. Le lycée de Saint-Brieuc compte environ trois cents élèves, dont quatre boursiers. C'est dire son isolement, sa marginalité déjà, parmi ces enfants de bourgeois, dont tout le sépare, la mise comme les idées. Sept ans plus tard, ne supportant plus d'être différent de ses deux sœurs qui travaillent déjà, il renoncera à sa bourse, deviendra pion et échouera au baccalauréat. Mais, entre-temps, il aura fait une rencontre capitale qui influera sur son destin.

Comment l'enfant sensible et mal dans sa peau n'aurait-il pas été attiré par Georges Palante, ce professeur de philosophie atteint d'acromégalie? Ses membres difformes, sa démarche hésitante, ses chaussures disproportionnées, ses vêtements mal coupés, son regard de myope font de lui la risée de tous les lycéens. Quant à ses col-lègues, ils n'apprécient ni son ironie amère ni sa misanthropie. Ce solitaire, souvent qualifié d'anarchiste, n'est dupe de rien. « Mes extrémités inférieures dit-il avec humour, m'ont rendu plus célèbre dans Saint-Brieuc que mes ouvrages de philosophie sociale. » Louis Guilloux a Palante comme professeur de morale en troisième mais il n'ose l'aborder malgré la fascination qu'il éprouve. Le dialogue s'établira presque par hasard, au printemps 1917, lorsque Palante surprendra Guilloux plongé dans la lecture de La Fin du voyage de Romain Rolland. Tous deux se découvrent vite des affinités électives. Trente-sept ans les séparent mais une même révolte les réunit contre le bellicisme ambiant.

Louis Guilloux ne lit pas. Il dévore comme un forcené: Vallès d'abord; Gorki ensuite; Dostoïevski, surtout. Sa soif de connaissances semble inextinguible. On pressent qu'il veut être digne de l'attention que lui porte Palante et pouvoir soutenir la conversation de celui-ci. C'est à la bibliothèque



Louis Guilloux vers 1930

de Saint-Brieuc qu'il se lie d'amitié avec Jean Grenier, d'un an son aîné. Ils ne se quitteront plus, par la pensée s'entend.

Louis Guilloux part pour Paris à l'automne 1918. Il n'y reste que quelques mois. Il ne cessera toute sa vie durant de faire des allers et retours entre une capitale qui le fascine et la Bretagne dont il ne peut se passer. La volonté d'écrire est sa seule certitude. Il multiplie

les contributions dans la presse. L'une d'elles lui vaudra d'être rejeté par Georges Palante en 1921. Ce dernier n'a pas apprécié que son jeune ami se serve d'une histoire qu'il lui avait racontée, un conte, *Garlanche*, publié par *Le Peuple*. La rupture est sans appel. Le 5 août 1925, Palante, à bout de tout et de lui-même, se tire une balle dans la tête avec un revolver que lui avait offert Guilloux.

La Maison du peuple, son premier roman, est publié en 1927 par Grasset dans la collection que di-rige Jean Guéhenno. Cette peinture, véritable chronique des luttes sociales en Bretagne au début du siècle, frappe par sa dureté. Guilloux décrit sans sensiblerie aucune la vie quotidienne des plus humbles. Le portrait de Quéré, le cordonnier breton, n'est évidemment pas sans rappeler ce père avec lequel il n'arrive pas à dialoguer. En marge, Louis Guilloux le demeure, mais il a toutefois quelques amitiés dans le milieu littéraire: André Chamson, Max Jacob et Malraux qui écrira bientôt, dans un article d'Europe, que Guilloux cherche à mettre en lumière la grandeur des humiliés. Dans Dossier confidentiel (Grasset, 1930), il met en scène trois adolescents confrontés à un monde qui a sombré dans la folie sanglante de la Première guerre mondiale. Le premier sera tué au front, le deuxième choisira l'action révolutionnaire, le dernier jugera tout engagement inutile. Où est situé Guilloux face à un tel choix? Il sera secrétaire du premier Congrès mondial des écrivains antifascistes à Paris en 1935, responsable du Secours populaire français de 1935 à 1940, mais il n'ira pas se battre en Es-

La guerre de 14-18, on la retrouve dans la plus belle des nouvelles de *Vingt ans, ma belle âge*, un recueil de textes inédits en volume qui ont paru dans des revues et journaux, entre 1921 et 1950. Un paysan breton a la main droite traversée par une balle allemande. On l'accuse de s'être mutilé. Il ne comprend pas ce qu'on lui dit. Il n'est qu'un « nigousse ». Il sera fusillé pour l'exemple. « Rien ne ressemble tant à un aveugle qu'un homme qui ignore la langue du pays où il se trouve », écrit Guilloux en guise d'épitaphe à cet homme qui n'était qu'un « mangeur de pain comme les autres ».

D'un conflit mondial à l'autre, la barbarie a encore progressé en intensité. Dans un magnifique roman inédit, hélas inachevé, Labyrinthe, dont des extraits avaient paru, d'octobre 1952 à janvier 1953 dans les Cahiers de la Table ronde, un homme évadé de prison se souvient des événements qui ont précédé sa condamnation par la justice. Il se sent coupable d'avoir été le témoin impuissant de la tonte d'une femme par une populace en délire: « Des rires d'une abominable franchise accueillaient la chute sur le trottoir de chaque touffe de cheveux. »

Compagnons (Grasset, 1931), Hyménée (Grasset, 1932, réédité en «Cahiers rouges»), Angelina (Grasset, 1934) sont des étapes dont l'écrivain n'est pas satisfait. Il lui faut désormais retrouver Georges Palante qui, dans *Le Sang* noir (Gallimard, 1935), aura les traits du professeur Merlin, alias Cripure. Ce roman, salué dès sa parution comme un chef-d'œuvre par André Malraux, Aragon et André Gide, relate sur vingtquatre heures les déchirures d'un solitaire qui, du fond de sa misère affective, ricane à la face d'un monde soumis à la guerre. Au passage, l'antimilitariste Guilloux y salue les mutins de 1917.

Le Pain des rêves (Gallimard, 1942), obtient le Prix populiste et Le Jeu de patience (Gallimard, 1949) lui vaut le Renaudot. Ses autres romans: Absent de Paris (Gallimard, 1952), Parpagnacco (Gallimard, 1954), Les Batailles perdues (Gallimard, 1960), La Confrontation (Gallimard, 1968) connaîtront des succès moindres. « Je mourrai vivant », disait-il les dernières années de sa vie, fidèle en cela à une pensée qu'il voulut insurrectionnelle. Louis Guilloux n'aura jamais abdiqué face à une société qui lui avait volé son enfance.

Pierre Drachline

(1) Editions Jean Picollec, 1989.

#### <u>livraisons</u>

• LES HABITS DU DIMANCHE, de François Morel

Un père employé d'une fromagerie dont le DG « est demeuré très simple », une mère qui idolâtre Tino Rossi, lequel lui aurait adressé une lettre équivoque, un grand-père qui distille de l'aphorisme - « l'âge n'est pas une promotion » -, un frère, une demi-sœur, une dame cathéchiste, une jeune Africaine, un camarade d'école... l'univers du jeune Adrien est très peuplé. Parents, voisins, camarades de classe, tout ce qui fait le monde s'y trouve résumé, l'amour, la haine, les joies, les ennuis, les rires, la mort. Les yeux de l'adolescent s'ouvrent sur ces facettes de la vie, autant de savoureuses séquences riches d'humour et de brèves citations de ces lieux communs qui font l'habituel des conversations dans leur façon simple et souvent juste d'exprimer le cours des jours. C'est là une petite comédie humaine, une attrayante évocation de l'éveil d'un enfant dans l'atmosphère provinciale des années 60. Sur un ton léger comme son style, François Morel a le don de silhouetter ses personnages et les petits riens de leur vie (éd. du Rocher, 166 p., 85 F [12,95 €]).

• L'HEURE EXQUISE, de Dominique Barbéris

Dans son premier roman, La Ville, Dominique Barbéris évoquait, au fil de l'heure, l'insensible glissement du jour vers la nuit. L'Heure exquise est à nouveau une traversée du crépuscule, à travers les infinies variations de la lumière. C'est un bourg, à la fin d'une chaude journée d'août : un de ces beaux jours d'été où l'on croit sentir « la corde fine et nue de l'existence ». C'est la tombée du soir, avec l'odeur humide des jardins pleins de bourgeons de fraises et de tomates que l'on arrose. L'heure de l'attente, de la frustration, des regrets. Les petits gestes simples du quotidien, jusqu'au dîner, qui repoussent l'angoisse. Puis la clarté du soir s'affaiblit, glacant les intérieurs des maisons d'une vague transparence. C'est le moment fragile où l'on sent tout ce qui vibre et palpite, le tremblement des gouttes d'eau sur les feuilles des thuyas. Enfin l'heure poignante du crépuscule, qui serre les cœurs trop sensibles, fait place à la sérénité de la nuit d'août, lorsque la lune redonne au paysage nocturne ses contours et ses formes. Ce récit intimiste, subtil, délicat, cette évocation fervente et mélancolique des étés bientôt disparus est peutêtre une invite à prendre garde à la douceur des choses (Gallimard « L'Arpenteur », 120 p., 78 F [11,89 €]).

• PORTRAIT DE L'ARTISTE AVEC MA FEMME, de Simon

Une semaine de vacances entre amis, dans une vaste maison au bord de la mer. Le cadre et le dénouement de cette histoire rappellent les plus classiques intrigues policières de l'école anglaise. On ne s'y fiera pas, l'auteur a d'autres ambitions, qu'il réalise dans ce premier roman complexe et réussi. Certes, pour le narrateur tout est simple. Mais, dans le récit qu'il rédige avant de se suicider, ce mythomane ne cesse de se mentir et de nous mentir. Cette méthode déconcertante lève peu à peu le voile sur une réalité d'abord travestie. Le narrateur est écrivain, son hôte, artiste peintre. L'écrivain n'écrit guère, le peintre ne vend pas ses toiles. Une femme tente de sauver ces deux hommes qui se torturent en feignant l'amitié. En vain : le huis clos à la plage fera apparaître le pire symptôme de la jalousie, l'hallucination. Ce n'est plus son désir qu'on prend pour la réalité, mais son démon. Il ne reste plus qu'à conclure la démonstration, montrer comment un faux adultère peut conduire à un vrai meurtre. (Traduit de l'anglais par Pierre Guglielmina, Hachette Littératures, 280 p., 130 F [19,81 €]).

### Métamorphoses

Maria Maïlat surprend le destin de trois femmes confinées dans un univers kafkaïen

**SAINTE PERPÉTUITÉ** de Maria Maïlat. Julliard, 192 p., 109 F (16,62 €).

l'écrivain lorsque, contraint de quitter son pays, il cherche de nouveaux mots, les trouve et les rassemble dans une langue qui n'est pas la sienne. C'est le cas de Maria Maïlat, poétesse et romancière originaire de Transylvanie, installée en France depuis une douzaine d'années. Déjà, en 1988, elle publiait un premier roman traduit du roumain, sa

ouloureux travail de

vanie, installée en France depuis une douzaine d'années. Déjà, en 1988, elle publiait un premier roman traduit du roumain, sa langue maternelle (1). Le silence qui l'a suivi a été fécond. Avec son deuxième roman, écrit directement en français, elle rejoint la cohorte des auteurs francophones, comme en témoigne l'extraordinaire succès de sa reconversion linguistique. Que faut-il saluer d'abord? La maîtrise de l'écriture, la puissance d'un récit où s'entremêlent les destins de trois générations de femmes à l'ombre d'un château médiéval, ou bien l'humour tra-

gique de cette confession?

« Nous étions aux portes de l'Orient, aux frontières du purgatoire. Les touristes s'y amusaient à écouter les troubadours qui parlaient des pauvres donnés en pâture aux loups et des loups qui trépassaient d'indigestion. » C'est ainsi que Maria Maïlat décrit la contrée innommée où elle situe son roman. Dans un bourg étouffant, où le cimetière n'est pas loin du pénitentier, aucun procès n'a précédé l'arrestation du père de Léa Léviath, fillette « attardée ». Plus tard, la narratrice se souviendra du revolver braqué sur l'enfant qu'elle était, d'une mère qui ne l'avait pas désirée après avoir épousé un homme d'une « race » différente, de cette synagogue transformée en abattoir, tombée en ruine au rythme des

saisons, de ce père rebelle que les nouveaux gouvernants devaient condamner à la « sainte perpétuité » et de la mère devenue « pute des chauffards ». Comment réagira Léa lorsque sa « différence » lui vaudra l'exclusion de l'école et la relégation dans le no man's land des non-existants? C'est ici qu'intervient Esther, l'admirable et folle grand-mère paternelle, qui ne désespère toujours pas de retrouver son fils. « Il faut respirer profondément, faire son lit, soigner sa peau et attendre. (...) Attendre est un art », dit Esther, témoin d'autres ignominies, plus lointaines, qu'elle préfère oublier et n'en transmettre que des bribes. Par pudeur? Pour ne pas alourdir la mémoire de sa petite-fille maladive et déjà traumatisée?

Léa grandit. Tout comme l'auteur, l'enfant disgracieux subit des métamorphoses essentielles. Elles la raffermiront, elles la conduiront aussi bien à assumer le passé de sa grand-mère et le présent nauséabond où l'adolescente se débat qu'à sa liberté intérieure. Il est de ces crimes pour lesquels il n'y a ni pardon ni oubli. Léa n'oublie rien, ne pardonne rien. Libérée mais coupable, elle se venge d'une manière atroce alors que les destins d'Esther et de sa mère basculent dans le néant. Le caractère allusif de ce récit, d'où les mots « juif », « communiste » ou Shoah » sont d'emblée évacués, loin de nuire, rend le poids de l'histoire contemporaine encore plus présent. L'ambition de Maria Maïlat, romancière francophone, est à la mesure de son talent: ce sont Dostoïevski et Kafka que cette dame venue de Transylvanie s'est choisis comme maîtres d'écriture.

Edgar Reichmann

(1)*S'il est défendu de pleurer* (traduit par Alain Paruit, éd. Robert Laffont, 1988).

### Insolent Léautaud

Exaspérant et attrayant, le Journal de l'écrivain laisse rarement indifférent

JOURNAL LITTÉRAIRE, de Paul Léautaud,

Choix de pages par Pascal Pia et Maurice Guyot, Préface de Pierre Perret, Mercure de France, 928 p., 230 F (35,06 €).

éroutant, haïssable, révoltant, détestable, abominable, odieux... Ou'il s'agisse de ses jugements sur ses confrères, de son aversion pour tout ce qui est proche du peuple le plus misérable, de sa misogynie qui lui fait n'accepter de l'amour que la sexualité, de ce qu'on n'ose appeler des opinions politiques, on n'en finirait pas d'aligner les épithètes qu'inspire Paul Léautaud. Et, paradoxe qui va bien au personnage, on ne peut éviter d'y ajouter séduisant, malgré ceci qui pourrait rebuter: Léautaud a d'abord pour centre

d'intérêt Léautaud. De 1893 – Léautaud a vingt et un ans - à sa mort en 1956, son Journal est un monument au même titre que celui des Goncourt, de Du Bos, de Gide, de Green ou de son cher Stendhal. Pour des raisons différentes il est vrai. Littéraire, il l'est par le travail du critique et l'application à une perfection d'écriture du journalier qui n'a « qu'une patrie, la langue française », passion qui surpasse tout autre événement de la vie. En août 1944, aux heures où Paris s'attend au pire, il dissèque une phrase des Goncourt ayant commis le crime d'employer « voici » quand il fallait « voilà ». Introverti dont le cynisme ne respecte rien, il se peint « désagréable, hostile, agressif, insociable, et, ce qui est mieux, avec une sorte de jouissance. » Où est le jeu, le masque? Comme l'écrit Pierre Perret, le caractère de Léautaud est assez changeant pour que subsiste « un doute sur le réalisme de ses convictions ». Dreyfusard dans sa jeunesse, il parle des juifs, au cours de la guerre de 40 et après, en des termes que Céline lui-même n'aurait pas renié. Il assimile le patriotisme au fanatisme mais, en 1942, il ne supporte pas qu'on dise « traîtres à leur patrie » ceux qui ont rejoint de Gaulle. Il est d'une cruauté rare avec les œuvres d'autrui mais reste d'une honnêteté inflexible. Il se targue d'un cœur insensible et pleure à la romance de Chérubin du Mariage de Figaro. Autant de contradictions qui ne sont pas le moindre attrait d'une œuvre unique tant par le style que par la vie de celui qui s'enferma plus de trente ans dans un sombre bureau du Mercure de France et fut plus attentif au bien-être de ses chats qu'aux misères du monde.

Son œuvre n'est pas négligeable. Le Petit ami est le récit d'une jeunesse où la mère, « compagne temporaire », suscite des sentiments ambigus; Journal particulier est l'évocation dite « osée » de sa liaison avec celle de ses maîtresses restée célèbre sous le sobriquet de « le Fléau » ; Entretiens avec Robert Mallet est la publication de passionnants moments radiophoniques riches d'humour, de nonconformisme et d'une causticité qui est une forme de la franchise. Et puis il v a ces milliers de pages du *Journal* dont une anthologie est ici proposée. On imagine le travail des sélectionneurs. Comment trancher pour donner de l'œuvre et du personnage les innombrables facettes, couper sans rompre une certaine unité des faits et de la pensée en cela même qu'ils ont de fluctuants, et surtout, en opérant une réduction quantitative, ne pas atrophier l'écrivain talentueux, l'historien douteux qui n'est pas sans éclair de lucidité, l'amoraliste qui ioue de l'insolence et de l'irrespect. La gageure est tenue. Dans ces extraits horripilants et savoureux, Léautaud est tout entier présent pour nous exaspérer et nous char-

Pierre-Robert Leclercq

### Les variations Kharitonov

Explicitement, avec « Une journée en février », ou, d'une manière plus détournée, avec « Etude sur les masques », le romancier russe a choisi, dès ses deux premiers récits, sa filiation : Gogol

**UNE JOURNÉE EN FÉVRIER** de Mark Kharitonov. Préfacé et traduit du russe par Georges Nivat, Fayard, 160 p., 89 F (13,56 €).

ÉTUDE SUR LES MASQUES de Mark Kharitonov. Traduit du russe par Marc Weinstein, Fayard, 192 p., 98 F (14,94 €).

rouver sa voix. S'affranchir des conventions ou déjouer les leurres, c'est tout un pour Gleb Skvortsov, ce personnage-auteur d'une improbable « étude sur les masques » qui donne son titre à l'un des premiers récits de Mark Kharitonov (1972), longtemps inédit et désormais traduit en français. Un pari périlleux qui vaut sans doute pour nombre de ces écrivains de l'ère brejnévienne, rarement publiés, lus généralement sur manuscrit de peu d'initiés – Kharitonov se rappelle avec humour avoir été dès les années 70 « largement connu dans des cercles très restreints » –, ce qui permettait l'ambigu mais « énorme privilège » de donner un visage à chacun de ses lecteurs. Avec malice, l'auteur ose un parallèle qui le poursuit comme une connivence: « Nos manuscrits ont eu alors une vie aussi importante que celle de livres publiés. J'ai eu jusqu'à mille lecteurs de mes récits avant édition; Gogol de son temps n'était d'entrée diffusé qu'à deux mille exemplaires... » Avec l'ère Gorbatchev et la perestroïka, l'heure de vérité a sonné pour nombre de ces écrivains souterrains. «Ils avaient leurs mots, leur parole, et n'attendaient que de l'exprimer; la liberté les a laissés aphones, sans voix », déplore avec pudeur Kharitonov, dont l'ancienne parabole semble plus que jamais contemporaine.

S'il n'est plus vraiment un inconnu, l'écrivain le doit autant à la

soudaine consécration venue avec l'obtention du premier Booker Prize russe en décembre 1992 pour le dernier volet de son cycle Une philosophie provinciale (La Mallette de Milachevitch) qu'au flair de Georges Nivat. Au nombre des meilleurs connaisseurs de la langue et de la littérature russes, ce fin lecteur ne pouvait que s'étonner de n'avoir pas repéré plus tôt un écrivain comme lui voué à la traduction – Kharitonov a traduit Stefan Zweig, Elias Canetti, Thomas Mann, notamment durant les longues années où ses propres écrits attendaient un éditeur – qui n'avait connu qu'une publication en revue avant 1988, et la réunion en un volume d'Une journée en février, Etude sur les masques, Prokhor Menchoutine et Les Deux Ivan.

#### **JEUX DE RÔLE...**

Si le premier texte, paru dans Novy Mir dans sa livraison d'avril 1976, avait pu connaître ce début de reconnaissance, sans lendemain immédiat, il le devait à son sujet : le récit de la journée parisienne de Nicolaï Gogol ce 16 fêvrier 1837 où le romancier apprit la mort de Pouchkine. L'institution littéraire qu'était devenu l'auteur des Ames mortes permettait d'accepter cette « pochade », perçue cependant par d'aucuns comme une atteinte à un « classique », par un autre, signataire d'une critique lapidaire et assassine, comme une façon déguisée de régler un compte à un jeune concurrent, coupable d'antériorité puisque son propre ouvrage sur Gogol restait à paraître (« Une horreur! », commente à son tour aujourd'hui Kharitonov). Le propos de Kharitonov tient certes du jeu, mais n'a rien de gratuit. En remplissant les interstices de la Correspondance de Gogol, il tente plus qu'une reconstitution du tourment intérieur qui saisit alors le romancier: il affirme et revendique une

Egaré dans un carnaval urbain

qui l'emporte et le projette dans un monde d'apparence et d'imposture, Gogol – le personnage – rencontre son double, vulgaire et grotesque. Vision rétrospective d'une rencontre entre les deux hommes où Pouchkine – le personnage – dit tout lorsqu'il confie à Gogol: « Vous avez le don de montrer comment, dans notre vie, les hommes se transforment en trogne. Moi, malgré tout, ce sont auand même des visages que je cherche. » Choix ou fatalité, Kharitonov reconnaît qu'il a mis dans la bouche de ce Gogol de fiction sa vision du monde comme de la littérature. « Gogol, c'est la ligne que je continue. » Faut-il y lire un acte de dissidence - si les deux compagnons parisiens de Gogol s'étonnent de la dimension critique reconnue à l'auteur des Récits de Pétersbourg, le tout puissant Biélinski règlait ainsi au XIXe siècle le sort du véritable Gogol? Sans doute pas. La vraie piste à suivre, c'est dans Un mode d'existence (Fayard, 1996), sorte de « journal de bord d'un esthète moscovite à travers les années d'isolement du brejnévisme », qu'il faut la chercher. Mais Kharitonov, qui se réjouit de voir rétablie la chronologie d'écriture de ses textes, au fur et à mesure que se poursuit la publication chez Fayard de l'intégrale de son œuvre « Comme ma vision du monde se complique, ce n'est pas plus mal. J'ai changé, le pays a changé, donc mon regard d'écrivain aussi » – ne varie pas dans sa référence à Gogol: « Peut-être pensait-il dans un monde existentiel sans le savoir lui-même? Moi j'essaie de faire la même

#### ...ET DE MASQUES

Avec un constant souci de rappeler le contexte de composition de récits souvent lointains, auxquels les traductions peuvent donner une nouvelle jeunesse, mais risquent aussi de les révéler dépassés. Sans doute y a-t-il dans *Etude sur les* masques plus d'espoir que dans les prochains livres à paraître, mais on repère sans peine les semences de toute l'œuvre à venir. C'est donc une vie supplémentaire donnée à l'incroyable Gleb Skvortsov, maître de l'imitation et de la parodie, homme caméléon qui joue, triche, jongle mais n'étouffe jamais la vraie tendresse qu'il nourrit pour la vie et la variété des masques humains qui l'incarne. Il a quelques mérite du reste, tant il ne semble vivre que des remake de scènes déjà vécues, vues ou ou simplement lues. Orphelin de fait, l'enfant jouait tous les rôles, mari ou épousée, chez un oncle photographeportraitiste qui n'aurait pas déparé une galerie de personnages fantastiques. Dans l'atelier de fortune, on fixait une humanité de toiles peintes où les clients n'avaient que le choix de la mise en scène, visages interchangeables pour des ovales évidés - l'inverse du masque donc, mais qui n'atteint aucune vérité. C'est sans doute plus sage. « Il n'y a pas de vérité à laquelle on ne puisse faire un pied de nez. Le problème, c'est que les vérités sont timides, elles rougissent facilement quand on se moque d'elles ; en fait elles feraient mieux de ne pas se montrer en public. Il n'y a que l'ironie qui n'ait rien à craindre, la parodie est le seul style *invulnérable* », confiera Skvortsov à la douce Nina, petite amie sans artifice. Face à César, qui collectionne les masques dans une maisonnette hors de la ville et retient jusque dans les plus infimes détails les traits de tout être humain, Gleb reconnaît le don absolu et le met à l'épreuve. L'homme qui voulait enfin parler de sa propre voix réalise qu'il l'a perdue. Un coup du diable sans doute, ce double de Gogol! Ieu cruel et douloureux, comme la morale désabusée de Kharitonov. Mais burlesque, cocasserie, clins d'œil et malice donnent à ces premiers opus une santé qui le rapproche aussi de Rabelais et de

Ph.-J. C.

### Procession de foi

Le temps d'une semaine, le pénitent Rodrigo de Zayas confesse sa passion pour Séville

**SÉVILLE...** de Rodrigo de Zayas. Racines-Séguier, 184 p., 119 F (18,14 €).

e chapitre le plus rare, c'est le sixième : « La pénitence ». C'est un récit de l'intérieur, en pleine Semaine sainte. Zayas marche avec l'une des confréries les plus prestigieuses, les plus austères de Séville, la sienne, celle du Gran Poder. Son Séville – guide ? morceau de littérature sur la ville la plus secrète du monde ? non : dialogue athéologique de très grande drôlerie – consiste en sept confessions. Zayas en capuchon, le cierge à la main.

Il est minuit. « La cloche de la grille [il parle de son petit palais] sonne. Elle a un son clair sans pareil à Séville; je l'ai rapportée de San Gimignano, à mi-chemin entre Florence et Sienne. Je vais ouvrir. Celui qui entre me rend visite une fois l'an, à date et heure fixes (...). Nos silhouettes conöides seront bientôt confondues dans la foule anonyme des pénitents du Gran Poder. J'ai plaisir à le voir, car sa gaieté un peu truculente est contagieuse. »

Ironiste? Pas le moins du monde. Croyant, alors... Certainement pas: athée comme un réverbère. De droite monarchiste? Non: de gauche extrême, sans compromis, récemment rallié, du bout du cierge d'ailleurs, au PS ouvrier espagnol. Anthropologue donc? S'il vous plaît, un peu d'élégance... Sévillan. Sévillan de la rue du Grand-Poder, donc de la confrérie éponyme (à condition d'y être accepté), donc processionnaire du vendredi saint, donc antifranquiste résolu, donc promauresque connu, donc militant actif de la Séville arabo-juive, avec son passé romain. Difficile à saisir? En effet. Mais c'est un ouvrage sur Séville que vous avez en main, pas un guide de Stockholm.

Ce qui est remarquable, dans cet ouvrage coécrit par Cervantes (celui des nouvelles) et Buñuel (de la *Voie*  lactée), c'est que cela n'explique rien, ne donne pas de clef, ne cède jamais à la sociologie, à l'urbanisme, à la politique de la ville, à son histoire. Seulement, tout y est. Tout, avec une légèreté d'érudition, une gaieté des citations (Valery Larbaud, Rousseau, Kant, Hara-Kiri, Foucault, Peyo, Derrida, Rimbaud), tout, dans une danse de l'âme qui évoque celle des Seises, ces enfants de chœur dont il accompagna la gigue avec son groupe de musique.

Zayas ne raconte que la stricte vérité. Une semaine dans la ville qu'il habite. Le dernier jour de collège de sa fille, qu'il accompagne tous les matins en pestant, désespéré, contre les regards qu'elle inspire. Chacune de ses rencontres: Joaquim, le patron de bar qui versifie en galicien et en castillan; Curro, le marchand de journaux atrabilaire; le mongolien employé de banque à la serviette fauve; l'homme tronc qui insulte la planète du bout de la rue Sierpes ; la vieille qu'on ne fait pas payer à la Campana (ce café où il prend son petit-déjeuner qui le fait grossir). Le tout avec une attention aux déjetés aussi profonde que sa haine des

Personne ne peut prendre Séville (« Elle s'offre toujours mais ne se donne jamais, ni facilement, ni autre*ment* [*relisez* tout *Louÿs*] »). Ce vade-mecum de Zayas est le Virgile le plus sûr pour descendre dans les onze cercles de ses Enfers. Mauvaise foi comprise: pour oser mentionner Manolo Vázquez, matador de toros, sans dire un mot de son frère Pepe Luis, pour proposer Manzanares en fin de carrière comme docteur èsaurochs à Ronda, il faut être vraiment Sévillan. C'est-à-dire pas seulement capable d'habiter Séville (c'est à la portée de presque n'importe qui), ni de l'aimer (vulgarité très répandue) ou de la « consommer » (pornographie mondiale), non : vraiment. Vraiment à même de l'incorporer jusqu'au mystère. Ce qui s'appelle vivre.

Francis Marmande

# Principe d'incertitude

Selon Alain de Botton, il n'est pas plus possible d'aimer un être que d'écrire sa biographie

PORTRAIT D'UNE JEUNE FILLE ANGLAISE (Kiss and Tell) d'Alain de Botton.

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, Denoël, 280 p., 120 F (18,29 €).

y a mille raisons de lire le roman astucieux, enlevé et drôle d'Alain de Botton, mais il en est une qui l'emporte sur toutes les autres. C'est la lettre que lui envoie une ieune fille qui a partagé durant six mois sa vie et qu'il a larguée. Cette lettre devrait figurer dans tous les manuels sur l'art de rompre, tant elle exprime de manière archétypale ce que ressentent les femmes à ce tournant crucifiant de leur existence. En voici un bref extrait: «Il m'a fallu pas mal de temps pour te percer à jour, pour comprendre comment quelqu'un pouvait à la fois se connaître si mal et être aussi nombriliste. Tu disais que tu m'aimais, mais un Narcisse ne peut aimer que lui-

Sur l'éternel malentendu entre les sexes, ce *Portrait d'une jeune fille anglaise* ne rate pas la cible, même si parfois l'intrigue semble cousue de fil blanc tant elle se déroule selon des schèmes convenus. On aurait tort cependant de le reprocher à Alain de Botton, car son ambition se situe ailleurs: expliquer ce qui, en dépit et parfois à cause de nos prodigieuses connaissances en psychologie, nous amène à passer totalement à côté de l'être que nous désirons et que nous aspirons à rendre heureux.

Alain de Botton, en fin lecteur de Proust et des moralistes français, sait que l'amour ne survit à la lassitude qu'il engendre que dans la fuite, la trahison ou la mise à mort réciproque. D'ailleurs Cioran n'a-t-il pas écrit, en une formule qui fait délicieusement écho à celle de Warhol, qu'il est impossible à une personne de s'intéresser vraiment à une autre

pendant plus d'un quart d'heure? Et Freud lui-même racontait volontiers à la fin de sa vie qu'il n'avait pas lieu de se plaindre puisque, une ou deux fois, il avait rencontré un être humain qui le comprenait presque. « Que demander de plus? », ajoutait-il ironiquement.

Il faut insister sur le « presque » de Freud, car tout le livre d'Alain de Botton repose sur l'idée qu'il parviendra peut-être à comprendre cette jeune femme dont il s'est épris, une parfaite inconnue aussi énigmatique et insaisissable que Ludwig Wittgenstein, dont il contemple les photos et étudie les biographies. Et s'il entreprenait d'écrire justement celle d'Isabel, rencontrée lors d'une soirée et dont il a tout de suite deviné, du moins le croit-il, à quel genre de filles elle appartient : le genre à éprouver un respect exagéré pour les types louches évoluant dans la frange la plus minable du milieu artistique.

Et voici donc le narrateur muni d'Heisenberg, de Wittgenstein et de Freud en quête du passé d'Isabel, de son présent et, qui sait ?, de leur futur à eux deux. Après tout, pourquoi ne pas entreprendre une monumentale biographie d'une personne insignifiante à l'aube de sa vie, et qui se prête au ieu avec tant de grâce? Le narrateur en vient à soupçonner qu'il y a souvent quelque chose de comique dans la silhouette quémandeuse du biographe: une sorte de vagabond qui frappe sans cesse aux fenêtres de la cuisine en espérant secrètement qu'on l'invitera à dîner.

Alain de Botton démolit allègrement l'idée convenue qu'on peut voir le monde avec les yeux d'un autre. Quant à Isabel, elle ne manquera pas de lui faire tenir une lettre aussi désenchantée que celle qu'il avait reçue avant de se lancer dans cette noble entreprise immanquablement vouée à l'échec: tenter de comprendre et d'aimer un autre que soi-même.

Roland Jaccard

#### **ROMANS POLICIERS**

• par Michel Abescat

# Huis clos glaçant

**BOUILLOTTES**, d'Eric Halphen. Gallimard, « La Noire », 256 p., 90 F (16,18 €).

est juste une réplique, au détour de la page 100. Quand le héros s'exclame : « J'aurais fait un mauvais juge d'instruction. » La seule référence, en forme de private joke, à l'activité professionnelle de l'auteur, Eric Halphen, que l'affaire des HLM de la Ville de Paris a fait connaître du grand public. Ceux qui attendaient de Bouillottes, son premier roman, un récit à clés croustillant en seront donc pour leurs frais. Et seront peut-être déconcertés par ce livre funèbre, écrit à la première personne d'un singulier très singulier. Celui d'un homme inachevé, enfermé depuis l'enfance dans une douleur autiste. Une sorte d'antihéros sans nom, sans passion, sans illusion, en perpétuelle fuite de luimême, de sa vie ou de ses amours. Un personnage en négatif au regard duquel rien ni personne ne trouve grâce. A l'exception notable des bouillottes, ces petits bouts de chaleur sur lesquels on se recroqueville, souvent en position fœtale. Un être sans envie, ni désir. Jusqu'au jour où la haine, celle des médecins qui n'ont pas su soigner sa mère, le poussera enfin à réagir. De la pire manière.

Sinistre par son sujet, de l'absence au monde à la détestation de l'autre, de l'enfance solitaire à la mort inéluctable, désespérant par ce qu'il révèle de l'inhumanité et de la glaciation de l'époque, *Bouillottes* brille comme une lame de couteau. C'est froid, aigu, tranchant. Et, contre toute attente, souvent très drôle. D'un humour noir et méchant. Eclatant dans les formules assassines. Et surtout dans les portraits, proches de ceux d'un Pierre Siniac. En plus vif et plus cruel. A l'instar de cette femme, « issue à n'en pas douter d'un inédit croisement entre un terre-neuve paumé et une pomme de terre nouvelle » ou de ce « gros type livide, mains clafoutis aux pruneaux et cheveux choucroute dégarnie».

Le lecteur sort passablement éprouvé de ce huis-clos crépusculaire, de l'emprise médusante du regard grinçant et acerbe de son héros, de ce colloque navrant avec un personnage pour lequel il ne peut guère éprouver de compassion. Ravi toutefois d'avoir découvert un véritable auteur. Car si Eric Halphen abuse un peu de son goût pour les allitérations et les assonances (« Elle sourit du riquiqui quiproquo») et de la contorsion des phrases censées traduire le côté tordu de son héros (« Moi jamais n'ai rencontré si frimeur personnage»), la singularité de son univers et le travail de son style font incontestablement de Bouillottes un livre d'écrivain.

● LA RIVIÈRE DES ÂMES PERDUES, de James D. Doss

Difficile de ne pas succomber à la magie de ce livre au titre évocateur, *La Rivière des âmes perdues*. A la beauté grandiose de ses décors. La nature sauvage et les ciels infinis des montagnes Rocheuses. A la poésie envoûtante des vieilles croyances indiennes qui l'animent et que l'auteur excelle à faire vibrer à l'unisson de l'étrange fascination que peuvent exercer certaines perspectives scientifiques. L'intrigue se noue ainsi, dès les premières pages, aux frontières subtiles et troublantes entre science et préscience... A l'entrée du canyon del Espiritu, où elle vit en ermite, une vieille Indienne pétrie des traditions de son peuple, celui des Utes, scrute avec inquiétude les brumes du soleil couchant. La vieille femme-médecine y perçoit distinctement certains signes maléfiques. A quelques kilomètres de là, Scott Parris, le chef de la police de Granite Creek, petite ville universitaire du Colorado, éprouve lui aussi de curieuses angoisses. Bientôt concrétisées par un appel téléphonique. Une jeune scientifique vient d'être assassinée dans des conditions particulièrement abominables, alors qu'elle travaillait tard

dans la nuit au labo de physique de l'université, sur une découverte semble-t-il révolutionnaire... Spécialiste de la supra-conductivité, chercheur au Los Alamos National Laboratory, passionné de cultures indiennes, James D. Doss réussit un roman aussi passionnant que ceux de Tony Hillerman, auquel on pense inévitablement. A l'instar de son sujet, entre science et mysticisme, à l'instar de son héros, Scott Parris, tiraillé entre rationalité et « un niveau plus profond de sa conscience, celui qui invente les rêves », La Rivière des âmes perdues, premier roman d'une série dont on attend impatiemment la suite, conjugue à merveille le plaisir captivant d'une intrigue criminelle parfaitement menée avec le charme ensorcelant des légendes millénaires (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Danièle et Pierre Bondil, Albin Michel, « Terres d'Amérique », 296 p., 130 F [23,38 €]).

#### • LE CARNET NOIR, de Ian Rankin

« Ici, pour se faire une idée du soleil, il faut allumer le grille-pain. » Tout droit sorti des brumes écossaises, voici un nouveau spécimen de la scène du crime anglo-saxonne. Avec un nom, Rebus, et un adjoint, Holmes, en forme de joyeux clin d'œil à la tradition britannique du roman d'énigme. Qu'on ne s'y trompe pas cependant. Le ton léger, le récit vif, le regard réaliste, cette première aventure (en français) d'une série très populaire en Grande-Bretagne tient plutôt de la comédie noire. Très semblable en cela à son personnage principal, à mille lieues du héros inoxydable. Flic honnête, accrocheur, humain, Rebus apparaît malicieusement empêtré dans ses principes, sa vie professionnelle, ses amours et ses souvenirs. Et cela fait mouche assurément. Tout comme le portrait de la capitale écossaise proposé par Ian Rankin. Edimbourg intime, comme un gros village. Ses pubs, ses rues, ses équipes de foot. Et bien sûr ses arrière-cours que Le Carnet noir s'emploie à explorer à travers une sombre histoire liant la pègre à un magnat de la bière. Réalisme et humanité du regard, vérité des êtres et des atmosphères, un poil d'humour, juste ce qu'il faut de blues et de nostalgie. Le cocktail est aussi savoureux et corsé qu'un vieux whisky (traduit de l'anglais par Michèle et Frédéric Witta, éd. du Rocher, 358 p., 129 F [23,20 €]).

• UN DERNIER VERRE AVANT LA GUERRE, de Dennis Lehane

Boston avant l'explosion. Montée de la violence et de l'incompréhension. Creusement des fractures. Entre riches et pauvres. Yuppies et exclus. Blancs et Noirs. Un couple de privés est engagé par deux sénateurs de la ville pour retrouver des documents confidentiels concernant un projet de loi sur le terrorisme urbain. Et surtout la personne qu'ils soupconnent du vol. Une femme de ménage chargée de l'entretien de leurs bureaux. Noire. « Une preuve suffisante pour la plupart des gens. » Les détectives ne tardent pas à la repérer mais les documents qu'elle possède – des photographies – n'ont pas grand-chose à voir avec ce qui était prévu. Et tout avec l'explosion de violence qui va se déchaîner. Aussi brutal dans l'action que dans le propos, peuplé de personnages blessés profondément bouleversants, Un dernier verre avant la guerre, de Dennis Lehane, décrit avec force l'Amérique des rues, des quartiers laissés à l'abandon, des bandes de mômes shootés à la haine, armés jusqu'aux dents. Une Amérique enragée. Et déjà en guerre (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Mona de Pracontal, Rivages/Thriller, 292 p., 135 F [24,28 €]).

#### • JOURNAL DE LA NUIT, de Petros Markaris

Une fois n'est pas coutume, voici un roman noir grec. Ecrit, qui plus est, par Petros Markaris, scénariste de cinéma et de télévision, collaborateur de Théo Angelopoulos. Un roman alerte, rugueux, grinçant, pince sans rire, à l'image de son personnage principal, le commissaire Charitos. Déjà dans le métier à l'époque des colonels. Désabusé, râleur, hargneux et incroyablement misogyne. L'intrigue policière, qui met en scène une série de meurtres liés à d'innommables trafics avec les ex-pays de l'Est, est remarquablement composée. Mais *Journal de la nuit* vaut surtout par le portrait subtil qu'il brosse de l'Athènes d'aujourd'hui, quotidienne et familière. De la pollution et des embarras de la circulation aux problèmes liés à l'afflux d'immigrés albanais. Encouragé par le succès de ce premier livre, Petros Markaris a entrepris d'écrire une suite aux aventures du commissaire Charitos. On ne peut que s'en réjouir (traduit du grec par Pierre Comberousse, éd. J.-C. Lattès, « Suspense et cie », 370 p., 129 F [23,20 €])

de Roger-Pol Droit

**LES PIÈTRES PENSEURS** de Dominique Lecourt. Flammarion, 218 p., 89 F (13,57 €).

L'ÊTRE-TEMPS Quelques réflexions sur le temps de la conscience d'André Comte-Sponville. PUF, « Perspectives critiques », 168 p., 98 F (14,94 €).

e niveau baisse, il faut le redire. Pas en général, pas absolument, ce qui n'est guère probable, bien qu'on ait vu parfois des époques abandonnées par les muses. La chute n'affecte pas la pensée, ni la philosophie dans son ensemble ni la qualité des re-cherches en cours. Elle touche, depuis quelques années déjà, le lien entre le public et les idées, cette zone difficile à cerner où la rumeur s'empare d'un titre ou d'un auteur et les transforme en reines du bal. L'opinion, naguère, s'entichait d'œuvres solides. Pour de bonnes ou de mauvaises raisons, c'est une autre affaire. Toutefois, Lévi-Strauss, Foucault, Deleuze, Althusser, Lacan, Barthes, Derrida... et quelques autres, bien que fort différents, avaient en commun une réelle envergure. Leurs succès publics agaçaient, comme il se doit, leurs camarades de classe. Mais ils ne suscitaient pas haussements d'épaules consternés et moues de commisération. Aujourd'hui, au contraire, les grosses ventes vont aux grandes bêtises couronnées de petites vertus. Que s'est-il donc passé ? Comment a-t-on glissé, en une génération, du goût pour les structures à la soupe fade des bons sentiments? Pourquoi a-t-on quitté la pensée pour les poncifs?

Dominique Lecourt a le mérite de poser clairement ces questions. Son essai est intéressant d'abord par sa description des antagonismes, des morcellements et des passions qui animèrent les années 60. Non, il n'y eut jamais, comme ont tenté de le faire croire Alain Renaut et Luc Ferry, une « Pensée 68 ». Deleuze et Guattari combattaient Lacan, Althusser ne prisait pas Foucault, Derrida n'aimait pas Bourdieu (et réciproquement). Ces divergences

Poncifs et platitudes rencontrent le succès.
Le phénomène a gagné une partie des marchandises appelées « philosophie ».
Nul ne sait véritablement pourquoi.
Y a-t-il de quoi s'affoler?

n'étaient pas querelles de divas. Des styles d'analyses se heurtaient, des problématiques s'affrontaient, chez les étudiants comme chez les maîtres. Dominique Lecourt décrit avec assez de verve ces passions divergentes d'une génération qui ignorait le mot « crise ». Il indique également comment les « nouveaux philosophes » des années 70 ont sabordé le marxisme et investi les médias, avant que d'autres, bientôt malgré le passage des hordes freudiennes, nietzschéennes, ou marxistes – n'assurent le retour de cette vieille lune repeinte : le sujet. « Ce beau sujet si ponctuel, si bien centré sur lui-même, si lisse, si droit, si pur, avec sa batterie de facultés, et sa gamme de sentiments, ils l'ont réinstallé sur le devant de la scène. » Qui ça, ils? Principalement Ferry-Renaut, puis Ferry tout seul, et Comte-Sponville tout seul, enfin Ferry et Comte-Sponville en duo. Dominique Lecourt considère ces nouveaux moralistes comme de « piètres penseurs », dont les propos sont constitués de «formules générales d'un vide confondant ». Il souligne que l'essentiel de leur apport est de rappeler que l'amour est un excellent sentiment, le mal une mauvaise chose, le bonheur une difficile conquête. Pourquoi, derechef, en est-on venu à confondre de telles lapalissades avec une pensée philosophique? Sur cette question, il reste à faire, outre un vrai travail de sociologie culturelle, un pamphlet

Car ce ne sont pas les occasions de se réjouir qui manquent! Il suffit



d'ouvrir le dernier livre d'André Comte-Sponville pour s'en rendre compte. Bon exemple, car le colossal effort du penseur porte ici sur une des questions cruciales de la réflexion philosophique: la nature du temps. Retour au sérieux, à l'argument, aux concepts. Finis, pour un temps, les conseils destinés à la presse du cœur (dans le genre « Je l'aime, il m'aime, nos parents sont d'accord, que faire? Un philosophe vous répond »). Adieu l'athéisme pour patronage. Enfuis, ces moments pathétiques où l'on pense à tant de choses graves qui méritent réflexion mais qu'on n'a pas le temps d'approfondir d'habitude, vu qu'on

est pris. Voilà du solide, du fondamental: une métaphysique! Vous êtes priés d'attacher vos ceintures et de ne plus fumer. Attention, on décolle. « Le temps passé ne revient pas, et c'est ce qu'on appelle le passé. » Vous tenez? Ça continue: « L'avenir n'est jamais donné (s'il l'était, il serait présent): l'avenir est à venir, s'il vient, et c'est pourquoi il n'est pas. » Ce que veut esquisser le penseur, c'est une métaphysique du présent: « Tous les jours que j'ai vécus, c'était toujours aujourd'hui. Tous les moments, c'était toujours maintenant. »

Résultat : le temps, c'est l'éternité. Epatant ! A la représentation triviale d'un présent perpétuellement fuyant, s'évanouissant d'instant en instant, Comte-Sponville oppose cette apparente évidence : on ne vit, ne voit, n'anticipe, ne se souvient, ne désire... qu'au présent. Voilà donc ce qu'Aristote a manqué, ce que saint Augustin n'a pas vu, ce que Nietzsche n'a pu comprendre (« Nietzsche est plaisant, avec son éternel retour. »), ce que Bergson n'a pas saisi, ce que Heidegger a ignoré, ce que Merleau-Ponty a laissé filer. C'était pourtant simple : maintenant, c'est tout le temps! Grâce à quoi, par quelques colossales approximations enchaînées, André Comte-Sponville se croit en mesure de déduire que le temps est

« l'être », « la matière », « la nécessité », « l'acte ». Ce salmigondis de banalités et d'erreurs écarte d'emblée l'existence de domaines multiples, où le même mot de « temps » pourrait ne pas renvoyer du tout aux mêmes réalités. Ne restent, pour soutenir l'attention, que les perles: «-Chacun comprend pourtant que renoncer au présent ce n'est pas renoncer à tout rapport avec ce qui fut. Sagesse n'est pas amnésie. D'ailleurs, vivre sans mémoire, qui le pourrait? Que saurions-nous de nous-mêmes, si nous ne nous souvenions pas de ce que nous avons vécu? Comment aimer, sans se souvenir de ceux qu'on aime? Comment penser, sans se souvenir de ses idées ? » O tempora! O mores! Inutile

pourtant de jouer à se faire peur et de croire que la pensée sombre. Comme toujours, un peu d'histoire suffit à rassurer. En 1888 paraissaient chez Hachette, à titre posthume et en deux tomes, les Mélanges et Portraits du philosophe Elmé Caro. Normalien, professeur à la Sorbonne, très présent et prisé dans les journaux de son temps, élu à l'Académie française en 1874, cet auteur était apprécié du public comme moraliste et comme pédagogue. On se pressait à son cours, on lisait ses articles, on rééditait sans cesse ses Etudes morales sur le temps présent. Il était populaire et heureusement direct: «-Il prenait à témoin ses propres instincts, ses sentiments, qui n'étaient autres, selon lui, que les instincts de tous les hommes. Voilà pourquoi il trouva, en les tirant de son cœur, tant de raisons que d'autres philosophes moins convaincus n'auraient jamais trouvées. C'est pourquoi sa dialectique est souvent si éloquente et, ce qu'on n'a pas assez remarqué, si inventive », écrivait à son propos Constant Martha, en tête de cette édition des Mélanges et Portraits, qui fut distribuée comme prix dans les lycées. Au moment de cette gloire, Nietzsche était à peine connu, Bergson enseignait encore au lycée. A part quelques spécialistes du XIXe siècle, plus personne ne s'en sou-

★ Vient de paraître *Prométhée,* Faust, Frankenstein, de Dominique Lecourt (Livre de Poche, « biblio essais », n° 4275).

### L'ombre de Frankenstein

**LE SAVANT DÎNER** de John L. Casti. Flammarion, 192 p., 99 F (15,09 €).

epuis *Le Monde de So- phie*, de nombreux auteurs récupèrent les
concepts philosophiques
ou scientifiques aux fins de fiction. Le
public a l'air de mordre à ce genre où
l'on vous trimballe, avec le sourire,
dans des paysages d'ordinaire d'une
grande âpreté.

C'est à la reconstitution d'un dîner imaginaire que John L. Casti convie cinq penseurs célèbres, C. P. Snow. Alan Turing, J. B. S. Haldane, Erwin Schrödinger et Ludwig Wittgenstein, pour débattre sur le thème : peut-on construire une machine capable de penser? La pièce se joue surtout entre deux personnages. Turing croit dur comme fer que l'homme arrivera à créer un cerveau qui aura autant, sinon plus, de capacités que celui de l'homme grâce à la manipulation des symboles, les séquences infinies des zéro et un, éléments de base de l'ordinateur. Wittgenstein, lui, estime qu'un fossé infranchissable existera toujours entre la machine et l'homme, parce que ce dernier est impliqué dans une histoire, dans des interactions avec ses semblables, dans un contexte de sensations, d'émotions, de désirs, etc., dont la machine est privée.

pour relancer ou réfréner la confrontation, mais ils permettent d'élargir le champ des connaissances que l'auteur veut transmettre. Si bien que l'on parlera aussi de thèmes comme « langage et pensée », « vie et conscience »... La morale de l'histoire : « Chercher à construire des machines qui pensent comme des hommes ressemble un peu à vouloir construire des robots qui jouent au football... A quoi bon ? » Comme le disait Hubert L. Dreyfus, ce qui manque à l'ordinateur, c'est un corps.

Les autres invités ne sont là que

L'ABC de JLG

Accompagnant la réédition augmentée du premier volume des écrits de Jean-Luc Godard, voici le second. Moments de pur bonheur

JEAN-LUC GODARD PAR JEAN-LUC GODARD Ecrits, documents et entretiens réunis par Alain Bergala.

Ed. Cahiers du cinéma Tome 1, 1950-1984, réédition augmentée, 640 p., 250 F (38,12 €). Tome 2, 1984-1998, inédit, 512 p., 250 F (38,12 €). Le coffret : 480 F (73,18 €).

lle n'est pas seulement belle, la nouvelle maquette de couverture du « Godard par Godard », elle est aussi parlante. D'un tome à l'autre, elle dit quelque chose, à travers le temps qui passe, de ce qui demeure et de ce qui change. Du Godard tome 1 (tête levée, examinant un bout de pellicule) au Godard tome 2 (tête înclinée, scrutant une feuille de papier) demeurent la clope au bec, le beau souci du déchiffrage, et tout en haut ce petit carré de ciel bleu où s'encastre, comme l'espérance à la fenêtre de l'horizon, le photogramme d'un film. Ici, Belmondo ensauvagé dans Pierrot le fou (1966). Là, deux mains qui se cherchent dans Nouvelle Vague (1990). Ces deux photogrammes, la teneur des films et des plans dont ils sont extraits, la direction du regard de Godard, le passage du noir et blanc à la couleur : voilà ce qui a changé. Un monde disjoint y a succédé à un monde défié, un regard de cinéaste a quitté le bain cinéphilique et la transparence pelliculaire, pour descendre plus profondément en lui-même renouer avec une réalité qui s'est opacifiée. Et parce que le deuil sied à Godard, un même fond noir obscurcit l'arrière-plan des deux

On pourrait s'en tenir là sans crainte d'avoir manqué l'essentiel. Mais la parution attendue du second volume des écrits de Godard, qui recouvre la période 1984-1998 (de *Détective* à *Histoire(s) du cinéma*), et les quatorze années qui se sont écoulées

couvertures.

depuis la parution du premier tome, appellent évidemment d'autres commentaires. Alain Bergala, coresponsable de cette édition, proposait, à l'occasion du récent Salon du livre de cinéma, le suivant : « Ce second volume correspond davantage à la forme qu'a prise le travail de Godard à partir des années 80 : celle du chantier. » On retiendra la définition. Elle vaut à la fois pour le matériau, hétérogène, et pour le dynamisme de la pensée qui s'y exprime. Entretiens, interviews, textes inédits, scénarios, cahiers de tournage, conférences, lettres ouvertes ou intimes, photogrammes, photographies, croquis et collages composent le premier. De purs bonheurs d'expression et d'écriture le jalonnent, d'étonnants effets de montage textes/images, ainsi que de grandes rencontres, avec notamment Maurice Pialat, Marguerite Duras, Serge Daney, Manoel de Oliveira ou Régis De-

#### UNE PENSÉE EN MOUVEMENT PERPÉTUEL

Le long entretien d'ouverture entre Bergala et Godard, inédit, donne quant à lui le la d'une pensée en perpétuel mouvement et placée sous le signe annonciateur de la famille. Non qu'on découvre à travers ce volume un Godard intime (encore qu'il faille lire une certaine lettre manuscrite sur la paternité, bouleversante), c'est plutôt que l'intimité de Godard y paraît liée, de façon indissoluble, à l'élection du cinéma comme maisonnée. De ce lieu singulier, où l'on se situe par rapport à une généalogie (les « enfants de la Cinémathèque »), naît une façon singulière de regarder et de réfléchir le monde, où l'histoire intime, l'histoire du cinéma et l'Histoire des hommes se réfléchissent mutuellement.

Deux Godard en émergent. Le premier, surgissant comme un diable d'une boîte, est provocateur, sacrilège et nihiliste. Il accuse tous les hommes d'une solitude qu'il ne déteste pas, lui-même, entretenir. Lui demande-t-on qui il voudrait entendre dans une émission de radio qui lui est consacrée, il répond: « Personne, je connais personne. » Il aime à rappeler qu'il conseilla jadis à Henri Langlois de brûler tout les films de la Cinémathèque. Il constate que le cinéma, comme enregistrement du monde et pensée sur celuici, s'achève avec les camps, qu'il n'a pas su filmer, et que donc « le cinéma n'a servi à rien, il n'a rien fait et il n'y a eu aucun film ». Last but not least, il compare le cinéma américain et français d'aujourd'hui en ces termes : « Là-bas, ca ne vole pas haut mais ça vole bien. Ici, ça vole très haut mais ça ne vole pas. » Cette acrimonie, héritée de la nouvelle vague, témoigne d'un rapport exclusif, violent et enfantin au cinéma, qui conduit notamment à penser que la valeur d'un film est d'autant plus grande qu'elle est soustraite à la connaissance du plus grand nombre. Godard a conservé intact cette relation ésotérique, chiffrée, au cinéma, trésor inviolé jalousement gardé par quelques grands prêtres.

Et puis il y a l'autre face de ce Janus du cinéma, non moins radicale dans sa luminosité. Celle du modeste artisan, soucieux de connaître les gestes et les techniques de son art, et aussi prompt à bafouer les faux honneurs et les vaines gloires. Celle du chercheur d'absolu qui place le cinéma si haut dans le ciel de la pensée que la tentation du néant le visite parfois. Celle d'un homme qui croit le plus sincèrement du monde que le cinéma « ... est fait pour guérir les maladies dans la mesure où il véhicule une pensée qui doit guérir les maladies sociales et aider à penser la guérison des maladies physiques ». Ce Godard-là. qu'il envoie une lettre à TF 1 au sujet des coupures publicitaires ou qu'il rende hommage à un producteur disparu, possède l'intelligence et la grâce de la vraie humilité. Ne lui en déplaise, cet homme-là est pétri d'un humanisme dont la grandeur est de

on nom.

Jacques Mandelbaum

# Un Fragonard newtonien

Une interprétation « savante » des « Hasards heureux de l'escarpolette » par Etienne Jollet

FIGURES DE LA PESANTEUR, FRAGONARD, NEWTON ET « LES PLAISIRS DE L'ESCARPOLETTE » d'Etienne Jollet. Ed Jacqueline Chambon

Ed. Jacqueline Chambon, 172 p., 145 F (22,11 €).

n 1767, Fragonard peint Les Hasards heureux de l'escarpolette. On y voit une jeune femme qui se balance. A l'extrémité du mouvement pendulaire que décrit son corps, elle écarte les jambes, de sorte qu'un indiscret - mais elle lui sourit - regarde sous ses abondants jupons et jupes roses et blancs. Un second galant – le niais, le mari peut-être – retient la balançoire à l'aide de deux cordes et ne sait rien de ce qui passe en vérité. La scène est galante. Dans sa composition, elle touche cependant d'abord aux problèmes du mouvement, de l'équilibre, du déséquilibre, de la légèreté et de l'envol.

Il se trouve qu'un quart de siècle auparavant Newton était à la mode à Paris. Mode posthume : le savant était mort en 1727 et avait publié ses principales découvertes en 1687. Mais mode cependant: il se publia des Eléments de Newton et un Newtonianisme pour les dames. A en croire l'abbé Le Blanc, qui écrivait cela en 1753, après le triomphe des « Géomètres », vint vite la défaveur. « Ils ont eu un emploi brillant, mais court. Leur chute doit d'autant plus les humilier que leur triomphe leur avait tourné la tête. » Balancement de la gloire à l'oubli, en somme. Escarpolette de la réputa-

Ce n'est pas ce rapport que veut établir Etienne Jollet, mais un autre: de la vogue de la physique à la diffusion dans le champ artistique des discours sur la stabilité et la pondération. Il cherche à démontrer qu'histoire des sciences, histoire de l'art et histoire de la critique sont liées. De telles suggestions sont a priori attirantes, ne serait-ce que parce que, longtemps, elles ont été prohibées. Les textes que cite Jollet sont assez convaincants, et il démontre que la pensée esthétique contemporaine recherche le commerce de la science. Ainsi Watelet: «La chaîne qui unit les connaissances humaines joint ici la physique à la peinture, en sorte que le physicien qui examine la cause du mouvement des corps et le peintre qui veut en représenter les justes effets peuvent, pour quelques moments au moins, suivre la même route et, pour ainsi dire, voyager ensemble. »

Ils le peuvent. Qu'ils le fassent souvent est moins certain. Autant les preuves prises aux philosophes et aux écrivains opèrent efficacement, autant les œuvres de peinture et de dessin ne vérifient-elles pas la thèse centrale du livre de manière décisive. Le lecteur peut avoir le sentiment quelquefois que l'auteur tient à avoir raison à toute force. La surinterprétation peut être dangereuse, et il n'est pas moins risqué de s'en tenir à un point de vue unique pour analyser un tableau.

Les Hasards heureux de l'escarpolette n'est pas qu'une affaire de pesanteur, de pondération et de physique. L'optique et la perspective importent aussi: que voit celui qui devrait bénéficier de ces « hasards heureux »? Ou'est-ce que le mouvement de balancier révèle puis dissimule? Quel fragment d'anatomie? On pourrait aussi bien soutenir que Fragonard, ici, anticipe Courbet, non point sur celui de L'Origine du monde - tableau immobile et nu – que sur celui de La Femme aux bas blancs – posture en déséquilibre et en déshabillé. On pourrait aussi penser que la question du « qu'a-t-on le droit de décrire?» traverse justement le roman français du XVIIIe siècle. Le jeu si instructif des rapprochements incongrus n'est pas près de finir.

Philippe Dagen

# Journalisme: une mission de service public

L'ambition civique fut l'idéal, en même temps que l'élément constitutif de cette profession dès sa naissance. Un élément au centre de l'essai de Christian Delporte, qui retrace l'histoire des journalistes de 1880 à 1950

LES JOURNALISTES EN FRANCE (1880-1950) Naissance et construction d'une profession de Christian Delporte.

de Christian Delporte. Seuil, « XX° siècle », 454 p., 160 F (24,39 €).

epuis qu'elle existe, la presse en France s'est donnée pour tâche, comme l'écrivait en 1818 La Minerve française, de « former et fortifier l'opinion publique ». Le duc de La Rochefoucauld, en 1791, voyait dans le journaliste la « sentinelle du peuple », les législateurs de 1881 lui demandaient d'assurer sa mission d'éveil des consciences, les hommes de la Résistance l'invitaient en 1943 non à flatter ses lecteurs mais à «les guider, les instruire, les éduquer ». Bref, à mesure qu'il se constituait en profession à part entière, le journalisme français ne cessait de se percevoir comme un service public, appelé à contribuer à l'animation du débat politique et, selon les mots de Jean Schwoebel, qui fut le premier président de la Fédération française des sociétés de journalistes, à « l'épanouissement des droits démocratiques ». Quel que soit le style dominant du journalisme – journalisme de doctrine, d'information, de reportage ou d'analyse -, et même sous ses formes les plus perverties – pendant les deux guerres mondiales -, la presse française développe inlassablement, nous dit Christian Delporte, «le mythe du journaliste chevalier de la liberté, croisé de la vérité, professeur du neunle ».

Un mythe? Le mot peut choquer. Entendons-le non comme un mensonge mais comme un idéal auquel ils tenteraient de se conformer, une idée régulatrice au nom de laquelle ils s'efforceraient d'affirmer, face à leurs détracteurs, la vocation morale de leur métier.

Cette constante est au cœur de l'excellent ouvrage de Christian Delporte, qui décrit, avec une richesse exceptionnelle d'information et un incontestable talent pédagogique, la « naissance » et la « construction » d'une profession, de l'affirmation de la IIIe République aux lendemains de la Libération. L'auteur a déniché une multitude de textes consultant les archives, notamment celles de l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) et de la Commission de la carte d'identité des journalistes professionnels, qui, selon lui, n'avaient jamais été exploitées.

Delporte dresse de la profession un tableau aussi vivant que précis, distinguant trois grandes périodes celle des fondations avant 1914, celle de la construction entre les deux guerres, celle des reconstructions dans l'immédiat après-guerre -, mêlant avec bonheur l'anecdote à la réflexion, la monographie au portrait de groupe, la minutie des procès-verbaux à l'ampleur de la perspective, complétant enfin, dans son étude des pratiques professionnelles, l'opinion que les journalistes se font de leur activité par celle que s'en font les autres. L'ambition civique qui guide le

développement d'un journalisme conscient de son rôle social et politique n'a pas toujours été reconnue par ceux qui ont fait et font encore profession de porter sur le métier un impitoyable regard critique. Elle a d'abord été ébranlée par la révolution de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, qui a donné naissance au journalisme de divertissement, souvent dévoyé aux dires de ses contempteurs par le sensationalisme et la « pornographie », sous la pression de l'argent-roi. Elle a souffert ensuite, dans l'entre-deux-guerres, de la vénalité révélée de la grande presse et de la mauvaise réputation de quelques-uns de ses membres éminents. Aujourd'hui même, à la fin



Illustration parue dans « Jugend » représentant un journaliste face aux conservateurs et aux réactionnaires

du XX° siècle, nombreux sont ceux qui s'inquiètent de la dégradation du journalisme à l'époque de la « pensée unique » et de la télévision triomphante. Les moments ont été rares, souligne l'auteur, où les journalistes ont bénéficié de la considération de la société: ce fut le cas au XIX°, avant l'invention de la presse de masse, puis au temps du grand reportage, devenu dans les années 30 un genre honorable et même prestigieux, enfin, juste

après la Libération, dans les illusions du renouveau. Le reste du temps, le journalisme de service public n'a été pour beaucoup qu'un rêve ou une mystification. Il demeure pourtant l'horizon affiché de la profession. Ou plutôt, s'il faut en croire Delporte, il l'était encore au milieu du siècle mais n'aurait plus guère de sens aujourd'hui.

« Au début des années 50, écrit en effet l'auteur, une page de l'histoire du journalisme est tournée, où

coloniale, ou avant l'exploration du

l'idéal professionnel, malgré les transformations des journaux et de leurs contenus, restait intimement fondé sur une haute idée du rôle social de la presse et, partant, sur le refus de considérer l'information comme un vulgaire produit de consommation. » Est-ce à dire que cette « haute idée » de la presse a cessé désormais d'inspirer les journalistes? C'est apparemment ce que suggère Delporte et qui, pour le coup, prête à contestation. Aioutons que la notion de service public à laquelle il se réfère est pour le moins ambiguë puisqu'elle justifie à la fois, selon lui, l'engagement d'un Camus au temps de *Combat* et la « présentation volontairement neutre de l'information », à la même époque, par la radio d'Etat. Il importe donc de redéfinir,

dans le paysage médiatique de cette fin de siècle, la fonction civique de la presse pour mieux en affirmer l'actualité. En rappelant la longue histoire du journalisme français, de ses succès et de ses échecs, de ses héros et de ses parias, de ses questions permanentes (celle de la formation des journalistes ou de l'éventuelle création d'un ordre professionnel) et de ses crises périodiques le livre de Christian Delporte peut assurément contribuer à cette entreprise. Certes si l'auteur considère que le temps d'un journalisme à destination des citoyens appartient irrémédiablement au passé, on ne le suivra pas sur cette voie.

Mais s'il estime seulement, comme peut le laisser penser sa conclusion, que la presse doit concevoir sa mission de service public en coupant les liens qui l'unissent encore aux pouvoirs politiques, on lui donnera volontiers raison. On ne voit pas pourquoi, en effet, le journalisme renoncerait à croire à sa fonction « initiatrice et libératrice », selon les mots de Zola, et à travailler « à plus d'instruction, à plus de lumière ».

<u>livraisons</u>

Thomas Ferenczi

### La France et ses signes particuliers

**LES EMBLÈMES DE LA FRANCE**de Michel Pastoureau.
Ed. Bonneton, 224 p.,
99 F (17,80€).

vant, érudit et utile, cet ouvrage est une aubaine. Titulaire à l'Ecole pratique des hautes études de la chaire d'histoire de la symbolique occidentale. Michel Pastoureau est le guide idéal dans cette galerie des emblèmes dont s'est dotée la France depuis les origines. En soixante-deux entrées, qui n'accueillent que peu de noms propres, autant d'éléments d'un bestiaire passionnant (qui attendait le crapaud, l'alouette ou le dauphin?), l'historien prouve que l'histoire emblématique du pays est, malgré les ruptures politiques, une histoire continue.

Précisant sa dette envers Hervé Pinoteau ou Pierre Nora, Pastoureau rappelle quelques définitions simples – les armoiries autrefois? l'équivalent de la « carte de visite aujourd'hui: chacun peut en posséder mais tout le monde n'en possède pas » - et bouscule bien des idées reçues. La croix de Lorraine? une croix d'Anjou importée par le roi René et tenue pour un symbole de mémoire et de résistance au lendemain du traité de Francfort en 1871. La fleur de lis ? une exception végétale en un temps où le bestiaire cruel l'emporte, mais qui lie la Vierge et la lignée capétienne au XIIe siècle dans une mission de médiation entre Ciel et Terre. On découvrira que le répertoire révolutionnaire joue avant tout du réemploi, mais que la haine des armoiries prônée alors conduit à en priver, aujourd'hui encore, le pays. Candidat judicieux, le coq fut recalé. Qu'importe! « Le symbole et la légende sont toujours plus forts que l'exactitude historique », prévient

Ph.-J. C.

# De nouvelles voies à travers « L'Odyssée »

Alors qu'Alain Ballabriga remet en cause la datation du texte d'Homère, Suzanne Saïd éclaire sa conception du monde des hommes et des dieux

HOMÈRE ET « L'ODYSSÉE » de Suzanne Saïd. Belin, « Sujets », 336 p., 110 F (16,77 €).

LES FICTIONS D'HOMÈRE L'invention mythologique et cosmographique dans « L'Odyssée » d'Alain Ballabriga. PUF, « Ethnologies », 256 p., 138 F (21,04 €).

it-on encore Homère aujourd'hui, en dehors des (rares) obligations scolaires et universitaires? Si ce n'est le cas, voici deux livres qui invitent à revisiter ce monument et lui confèrent une nouvelle actualité. Non pas l'Homère de l'héroïque Iliade, mais l'habile conteur du retour d'Ulysse dans sa patrie, l'inventeur de mille fables plus merveilleuses les unes que les autres, qui tient en haleine son auditeurlecteur pendant les 12 102 vers de ses vingt-quatre chants. Ses chimères seraient-elles plus proches de nous que les combats contre Troie ou la colère d'Achille? Sans doute pas, mais notre curiosité se trouve peut-être davantage aiguisée par ce que le poète révèle de ses conceptions du monde, par le caractère plus humain, en quelque sorte, de ce héros ballotté de rive en rive par la volonté des

Suzanne Saïd présente son propos avec une modestie qui ne doit pas faire illusion sur le contenu réel de son livre. Son ambition: aider le lecteur à s'y retrouver dans une bibliographie homérique gigantesque et faire l'état de la question sur des points essentiels comme l'unité d'auteur, le passage de l'oralité à l'écriture, Homère et l'Histoire ou la géographie des voyages d'Ulysse. Sur tous ces points, elle fait œuvre utile, et son impeccable érudition lui permet d'exposer avec clarté des questions difficiles. Mais

elle accorde aussi une place de choix à l'examen des structures du texte, à l'enchaînement des récits. mettant en évidence que doublets et contradictions (vraies ou fausses) ne nuisent en rien à l'unité du récit. Se présentant en quelques chapitres comme une sorte de commentaire suivi, le livre fournit un éclairage indispensable sur les images du poète, le choix des scènes décrites, la signification des allusions ou les relations complexes qu'entretiennent Ulysse, Pénélope et Télémaque. Et, au terme du livre. Suzanne Saïd peut conclure sur trois très beaux chapitres qui esquissent la synthèse de ce que L'Odyssée nous donne à voir du monde des hommes et de celui des dieux, et dégagent de l'épopée une morale fondée sur l'honneur collectif de la maisonnée, l'autorité légitime du roi au sein de la cité et le respect sacré de l'hôte

#### POLÉMIQUE

Alain Ballabriga vise moins large et se fait plus polémique en rouvrant deux débats sur lesquels un consensus par défaut avait fini par s'établir. Revenant sur la date d'Homère, il soutient avec brio une position néo-wolfienne (1) que l'on pourrait résumer ainsi : quoi qu'il en soit des traditions orales diverses qui ont fini par constituer L'Odvssée (et qui peuvent bien remonter au IXe siècle avant J.-C.), le texte écrit sous sa forme monumentale, tel que nous le lisons aujourd'hui, n'a pas été rédigé par les Homérides (2) avant le milieu du VIe siècle, et non, comme l'admet implicitement le consensus universel, vers la fin du VIII<sup>e</sup>. Du coup, Homère n'apparaît plus comme le glorieux ancêtre, la référence absolue où puisèrent les maîtres de la poésie archaïque (à commencer par Hésiode), mais plutôt comme l'héritier ultime de cette même poésie. Bien des passages s'expliquent comme une interprétation et un dépassement de ses devanciers. Renversement de perspective dont on mesure les conséquences! Mais le deuxième débat rouvert par Ballabriga vient singulièrement renforcer sa thèse. Victor Bérard dans ses Navigations d'Ulysse (1930), après bien d'autres, avait cru pouvoir montrer que la géographie d'Homère, loin d'être fictive, s'ancrait précisément dans les réalités méditerranéennes, renvoyant à une connaissance exacte acquise durant l'époque mycénienne et le très haut archaïsme. Après avoir connu un vif succès, ces théories furent à peu près abandonnées, et le débat entre tenants d'une description réaliste et ceux d'une géographie imaginaire tourna à l'avantage des seconds. Ballabriga estime le débat trop tôt conclu et posé en termes inappropriés. Peu importe où vécurent les Lotophages, si l'île d'Eole se confond avec le Stromboli et si Nausicaa se baigne à Corfou. En revanche, prétend Ballabriga, L'Odyssée révèle une vraie conception du monde habité, une vision nouvelle des limites et des formes des terres et des mers. Appliquant son analyse à quelques passages choisis, il montre de façon très convaincante que L'Odyssée mêle des connaissances précises, acquises à la suite du mouvement de colonisation qui amena les Grecs sur presque tous les rivages de la Méditerranée, et des déformations grossières mais inévitables en l'absence d'une cartographie réaliste. Ce faisant, il rejoint le premier débat évoqué: tout semble montrer que les conceptions cosmographiques de L'Odyssée s'expliquent au mieux par une rédaction tardive alors qu'elles seraient inconcevables à la fin du VIIIe siècle. Le choix des noms des héros, certaines allusions fugitives comme celle où le poète évoque le Grand Nord « où les chemins de la nuit et du jour sont proches » seraient incompréhensibles au tout début de l'aventure

Nord de l'Europe par Pythéas de Marseille, mais en découlent évidemment. Brodant sur des thèmes anciens (et rajoutant aussi quelques épisodes nouveaux), les Homérides ont donc largement tenu compte des progrès des connaissances, rendant plus complexes les épisodes primitifs du poème pour enrichir l'image du monde qu'ils offraient. D'un monde étroitement tyrrhénien où sans doute se déroulait l'ensemble du poème originel, ils élargirent ainsi les horizons du héros à l'ensemble du monde habité, évoquant au passage des questions qui devaient agiter les milieux cultivés auxquels ils appartenaient sur les communications existant entre les mers connues et l'Océan circumterrestre, ou la position respective des continents. En rejetant au loin des peuples qui avaient d'abord été concus comme des voisins (les Phéaciens), ils accentuaient le caractère fictionnel de leur existence, tout en se donnant l'occasion d'introduire dans la substance du récit des allusions précises à leurs propres conceptions cosmographiques. Mélange des genres déroutant pour notre rationalisme, mais qui fait l'intérêt extraordinaire du texte homérique pour l'historien autant que pour le sociologue ou l'anthropologue.

nthropologue. **Maurice Sartre** 

(1) F. A. Wolf dans ses *Prolégomènes à Homère* (1795) défendit le premier une date basse pour le texte final d'Homère.

(2) On désigne ainsi les poètes qui assurèrent au VI<sup>e</sup> siècle le dernier état de la rédaction des vers d'Homère.

★ Signalons pour le plaisir de la curiosité une nouvelle édition bilingue d'un texte quelquefois attribué (à tort) à Homère: La Batrachomyomachie (c'est-à-dire « Le combat des grenouilles et des rats »), dérisoire épopée de 300 vers, joliment traduite et présentée par Philippe

Brunet, Ed. Allia, 80 p., 65 F.

### • DE L'ARCHIVE AU TEXTE. Recherches d'histoire génétique, de Michel Espagne Michel Espagne, chercheur germaniste, a été l'un des premiers à

Michel Espagne, chercheur germaniste, a été l'un des premiers à découvrir une filiation déniée ou ignorée avec la philologie dans la jeune critique génétique des années 80. Non pour diminuer l'originalité de celle-ci, mais pour souligner qu'à confronter le texte avec ses variantes ou ses brouillons, la critique de genèse réintroduisait l'histoire dans l'étude littéraire, qui ne savait plus lire autre chose dans une œuvre que l'immanence de ses structures. Le volume où Michel Espagne reprend ses principaux articles sur la question est une très stimulante contribution à un débat qui n'est pas clos : comment faire une histoire moderne de la littérature sans rejeter les acquis de la textologie d'inspiration philologique, de l'histoire littéraire traditionnelle et de l'analyse structurale ? (PUF, « Perspectives germaniques », 232 p., 148 F [26,6 €]). M. Ct.

### W. G. SEBALD Les Emigrants

RÉCITS TRADUITS DE L'ALLEMAND PAR PATRICK CHARBONNEAU

"Sebald est au rang d'un Vladimir Nabokov... Voici un événement rare et magnifique : un chefd'œuvre unique qui se refuse à toute classification facile."

> Thomas McGenigle, Chicago Tribune

ACTES SUD

#### **L'EDITION FRANÇAISE**

• Nouvelle collection. Les éditions du Mercure de France renforcent leur département de littérature étrangère en créant la collection « La bibliothèque étrangère », sous la direction de Marie-Pierre Bay A raison de huit à dix titres par an, vendus entre 120 F et 150 F chacun (de 18.3 € à 22.87 €). les ouvrages sont présentés sous une couverture bleu foncé, illustrée d'une vignette en couleur. Déjà paru : Mort d'un roi du Tango, de Jerome Charyn, et La Nature humaine, de Caryl Phillips. En février, sont attendus: Bénédiction sur la lune, de Joseph Skibell, et La Même Chose, de Vidosav Stévanovic. Au printemps seront publiés les ouvrages de Fred d'Aguiar. Margot Livesey et Lajos Zilahy, alors qu'en janvier 2000 devrait sortir England, England, le prochain roman de Julian Barnes.

 Nouveau conseil à la Maison des écrivains. Cinq membres du conseil d'administration de la Maison des écrivains sortant, dont le président, Michel Deguy, étant parvenus en fin de mandat statutaire, plusieurs écrivains ont été élus le 11 décembre 1998 dans le nouveau conseil, qui est composé à présent de : Marie-Louise Audiberti, Dominique Desanti, Claude Esteban (président), Jean Guiloineau, Gil Jouanard, Sophie Képès (trésorière), Pierre Lartigue (viceprésident), Annie Leclerc (viceprésidente). Eduardo Manet. Claire Paulhan, Marc Petit (secrétaire général) et François Salvaing. • Prix littéraires. Le prix de poésie Jules-Supervielle 1998 a été remis à Paul de Roux pour Le Soleil dans l'œil (Gallimard), tandis que le prix des Charmettes-J.-J.-Rousseau a été attribué à Maurice Pianzola pour Passé le col de Monscera (éd. Les Presses du réel, Dijon). Le prix littéraire Tunisie-France 1999 a été attribué à l'écrivain français Albert Memmi et à l'auteur tunisien Abdelwahab Meddeb. Décerné pour la première fois en 1998, ce prix récompense chaque année deux créateurs, l'un tunisien, l'autre français. Trois prix spéciaux ont en outre été remis à Sophie El Golli, Abdeljelil Karoui et Patrick Abecasis.

• La Correspondance avec Guy Debord retirée de la vente. La troisième chambre du tribunal de grande instance de Paris a fait droit à la demande d'Alice Debord et des éditions Fayard à propos de ce livre, publié par Jean-François Martos et les éditions Le Fin Mot de l'Histoire. Le jugement condamne l'auteur et l'éditeur à verser 1 F (0,15 €) de dommages et intérêts aux plaignants. Le tribunal a en outre ordonné la suppression de tous les passages énumérés dans l'assignation (Le Monde des 16 octobre et 18 décembre 1998), ainsi que le retrait de la vente sous astreinte de 1000 F (152,44 €) par jour et pendant un délai de deux mois au-delà duquel il sera à nouveau statué sur la demande de l'une ou l'autre des parties.

#### RECTIFICATIF

 Dans l'article de Jeannine Worms sur Roger Caillois (« Le Monde des livres » du 25 décembre 1998), l'auteur de Don Segundo Sombra est Ricardo Guiraldes et non Ricardo Gallegos comme nous l'avions écrit.



### **Bibliothécaires** en formation

ourquoi - alors que dans les bibliothèques municipales, 40 à 60 % des inscrits ont moins de dix-huit ans – n'existe-t-il plus aucune formation spécifique systématique pour les bibliothécaires de jeunesse? C'est sur cette anomalie que se sont notamment penchés, jeudi 7 et vendredi 8 janvier, les quelque trois cent cinquante participants aux Assises nationales des bibliothèques pour la jeunesse, organisées au Musée des arts et traditions populaires, à Paris, par les Amis de La Joie par les livres.

Depuis 1991, en effet, la formation des bibliothécaires pour enfants est en crise. Jusqu'à cette date, le système en vigueur était celui du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire (CAFB), qui comportait une spécialisation jeunesse poussée, permettant d'aborder des aspects aussi variés que la psychologie de l'enfant, les techniques d'animation, les tendances de la production... Or, depuis la suppression du CAFB, les bibliothécaires sont recrutés sur concours et bénéficient d'une formation post-recrutement généraliste. Celle-ci peut inclure des stages - dispensés notamment par le Centre national de la fonction publique territoriale (CNFPT) -, mais ces derniers, souligne Marie-Charlotte Delmas, directrice de la médiathèque de Bagneux et coordinatrice de cette manifestation, ont été « jugés très insuffisants par les participants »

Voir réinstaurer une formation consistante et complète connaissance du fonds, accueil des publics difficiles, gestion de l'agressivité chez les adolescents, connaissance de la petite enfance...: tel a été le souhait unanime exprimé lors de ces assises. Les bibliothécaires, qui doivent dresser, pour la direction du livre et de la lecture, un état des lieux des lacunes actuelles, ont aussi formulé le vœu que des spécialistes de domaines connexes pédagogues, psychanalystes, pédiatres, anthropologues... -, interviennent dans les formations à venir. Geneviève Patte, directrice de la Joie par les livres, y voit une volonté forte de « lutter contre le repli d'une profession ». Une profession dont la vocation culturelle, a rappelé l'écrivain Azouz Begag, se double d'une mission sociale chaque jour plus ardue.

Florence Noiville

# Littérature fin de siècle à la Bibliothèque nationale de France

a Bibliothèque nationale de France ne parle pas suffisamment de la littérature. C'est pour combler cette lacune que Jean-Pierre Angremy et Alain Veinstein ont mis en place un cycle de dix soirées thématiques autour de la littérature du XX<sup>s</sup> siècle. Un mercredi par mois, durant l'année 1999, divers intervenants, écrivains ou critiques, s'efforceront d'y dresser une sorte de « bilan littéraire » du siècle qui s'achève, traversée à la fois chronologique et thématique de l'écrit et des grands courants de l'histoire littéraire de 1900 à nos

Le projet, au départ, était fort pédagogique. L'équipe de réflexion mise en place par Jean-Pierre Angremy en raison d'« affinités personnelles » (Florence Delay, Erik Orsenna, Bertrand Poirot-Delpech, Pascal Quignard. Jacqueline Risset) l'a dépouillé de tout schématisme, lavé de toute gangue institutionnelle, jusqu'à en faire un programme balayant certes les grands thèmes du siècle, mais qui apparaît comme un anti-Lagarde et Michard, une série d'invitations à relier un passé proche aux préoccupations intellectuelles d'aujourd'hui. Ce panorama du « siècle littéraire en mouvement » est marqué par les enieux de la fin du siècle : « C'est ce qui m'inquiète un peu », dit Jean-Pierre Angremy, contraint, par exemple, de faire l'impasse sur le surréalisme, mais fier néanmoins d'avoir mis en place ce cycle, que certains trouveront peut-être trop axé sur la modernité (pas assez « académique ». pauvre en écrivains « traditionnels »?), mais dont la qualité première est d'être extrêmement vivant. Chacun des membres du comité officieux a défendu sa vision du siècle. Pascal Quignard, par exemple, a voulu insister sur le fait que le XX<sup>s</sup> siècle avait été poétique.

Patronnée par un écrivain ou un critique, chaque soirée (d'une durée de près de trois heures) doit se dérouler en trois temps: un exposé, une plage « documentaire » mobilisant des archives audiovisuelles, et une table ronde. Ainsi, coordonné par Martine Segonds-Bauer, et avec le soutien de la Fondation del Duca et du Magazine littéraire, le cycle abordera les thèmes suivants: 27 janvier, Le temps des recherches, le grandissement de Proust (par Jacqueline Risset): 17 février. Un siècle de poésie (par Lionel Ray); 24 mars, Expérience, limites, transgressions et littératures interdites (par Francis Marmande); 14 avril, Quelques effets de Dieu, l'athlétisme spirituel (par Florence Delay); 26 mai, Le temps des engagements (par Bertrand Poirot-Delpech); 23 juin, Lettres de guerre (par Daniel Rondeau); 29 septembre, Romans-mondes (par Tiphaine Samoyault); 27 octobre, La littérature critique d'ellemême (par Jean Roudaut); 24 novembre, Le roman d'apprentissage, machine à vivre (par Erik Orsenna); 15 décembre, Audelà de la fiction, les livres sans nom de genre (par Dominique Noguez). Le textes des conférences sera publié ultérieurement. Les tables rondes accueilleront notamment Antoine Compagnon, Julia Kristeva, Jean-Yves Tadié, Michel Surya, Chantal Thomas, Sylvie Germain, Danièle Sallenave, Jean Rouaud, Antoine Volodine, Michel Butor, Régine Detambel, Bernard Pingaud, Paule Constant, Annie Ernaux, Michel Houellebecq, François Weyergans...

### Des éditeurs audacieux

u risque de désarçonner le public, rarement pris à rebrousse-poil dans un marché déprimé, certains éditeurs osent sortir des sentiers battus.

Les amateurs d'impertinences ne s'étonneront pas de la nouvelle audace des Editions du Rouergue. La petite maison aveyronnaise, remarquée pour l'inventivité de son département jeunesse, venait juste de s'aventurer sur le secteur littéraire avec la collection « La Brune », joliment signée du talent de Gianpaolo Pagni. Elle récidive avec l'incongrue « TOUZAZI-MUTe ». Est-ce pour les grands? Pour les petits? Cette question formelle ne résiste pas à l'examen des trois premiers titres parus: Prospectus Box, de Jochen Gerner, Tour de marché, de Frédérique Bertrand, et Authentiques exploits et cruelles désillusions, d'Olivier Douzou. Conçus comme un espace d'expression réservé aux illustrateurs, ces albums souples au format classique des romans devraient contribuer à faire «tomber le masque»: les grands lisent l'image avec le même plaisir que les petits; alors pourquoi ne pas leur concocter des délices sur mesure? A l'heure où les lieux d'exposition d'art accueillent de plus en plus volontiers graphistes et illustrateurs, «TOUZAZIMUTe» pourrait périmer quelques lieux communs (chaque volume 32 p., 49 F ou 7.5 €).

En inaugurant une collection au titre provocant - « Les Pourfendeurs » -, le Castor Astral s'est fixé un pari, malgré les apparences, plus difficile à tenir. Rééditant des textes qu'il juge essentiels, mais qui ont depuis longtemps disparu des fonds de librairie, le directeur litté-

raire, François de Négroni, entend rétablir quelques vérités qui pourraient déranger encore. Il s'agit moins en effet de choisir des classiques de la contestation, de l'art du pamphlet ou de la polémique - on se souvient du précédent fameux des « Libertés » programmées par Jean-François Revel chez Jean-Jacques Pauvert - que de redonner leur place à des réflexions idéologiques qui ont certes les qualités de style nécessaires pour justifier le panache et la verve affichés, mais surtout une postérité réelle, rarement reconnue. Premier titre paru, Négritude et négrologues, du Béninois Stanislas Spero Adotevi (224 p., 95 F, 14,48 €.), épinglait dès 1972 avec un réel brio et une superbe insolence les thuriféraires de la négritude. Aujourd'hui augmenté d'une préface inédite d'Henri Lopes qui éclaire la génèse d'un texte, perçu lors de sa publication comme un brûlot visant notamment Léopold Sédar Senghor et qui se voulait parent du Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire, cet essai mérite de trouver des lecteurs moins captifs des enjeux parfois violents des années 70. Gageons que la reprise du Bourgeois et l'amour, d'Emmanuel Berl, de La Coquetterie, de Georg Simmel, ou, moins lointaine, puisque prévue pour mars, celle de Néofascisme et idéologie du désir, de Michel Clouscard - un sujet dont on peut garantir qu'il n'a rien perdu de son actualité tant il agite les esprits aujourd'hui -, devrait permettre de rompre quelques lances...

Quand l'audace dépasse la témérité, les bretteurs se nomment des champions.

thème « Jacques Rivière et ses

contemporains, dialogues au-

tour de la foi » (27, rue de l'An-

nonciation, 75016 Paris, tél.: 01-

#### AGENDA

poètes organise une lecturespectacle autour de Boris Vian (rens.: 30, rue de Bourgogne, 75007 Paris, tél.: 01-47-05-06-

● DU 20 JANVIER AU 7 FÉ-VRIER. HÖLDERLIN. A Paris, le Théâtre Molière propose La Tour de Tübingen, lecture-spectacle d'après l'œuvre et la correspondance de Friedrich Hölderlin dans une mise en scène de Patrick Olivier (rens. et locations au 01-44-54-53-00).

● DU 21 AU 23 JANVIER. CARTE BLANCHE. A Mâcon, carte blanche est donnée à l'auteur, metteur en scène et scénographe Hubert Colas. Lectures, expositions de peinture et photographies spectacles de danse, pièces de théâtre, projections de films et documentaires sont au programme, en

LE TOUR DU MONDE

9, rue de la Pompe - 75116 Paris

Téléphone: 01 42 88 58 06

Télécopie : 01 42 88 40 57

120 000 livres épuisés

Listes thématiques sur demande

**8 CATALOGUES PAR AN** 

Service gratuit sur demande

présence notamment de Chris- nier organise un colloque sur le tine Angot. Ces manifestations • LES 14 ET 15 JANVIER. seront reprises du 29 au 31 jan-VIAN. A Paris, le Club des vier au Théâtre de Marseille (tél.: 03-85-38-50-63 ou 04-91-11-19-20).

> ● DU 22 AU 31 JANVIER. POÉ-SIE. A Strasbourg, lectures et débats sont organisés à la médiathèque de Neudorf autour de la poésie suisse romande du XXe siècle (tél.: 03-88-44-22-44). ● LES 22 ET 23 JANVIER. MALLARMÉ. A Paris, un colloque est organisé par José-Luis Diaz sur « Les Poésies de Stéphane Mallarmé » autour de quatre thèmes: «La lecture comme pratique », « La poésie comme énigme », « En creusant le vers » et « Mallarmé, au-delà » (auditorium du Musée d'Orsay, 62, rue Lille, 75007 Pa-

> • LES 29 ET 30 IANVIER. JACQUES RIVIÈRE. A Paris, l'Association des amis de Jacques Rivière et d'Alain-Four-

#### **Concours de poésie Concours de contes** et nouvelles

pour obtenir le règlement, écrire à CONCOURS MILLE ET UN JOURS

**BP 70** 92340 Bourg-la-Reine Tél.: 01-47-02-15-96

#### A L'ETRANGER

• GRANDE-BRETAGNE: qui sera le nouveau Poet

Depuis la mort de Ted Hughes - à qui vient d'être attribué à titre posthume le Whitbread Prize for Poetry pour Birthdays Letters -, Andrew Motion, biographe de Keats et de Larkin et poète, bien entendu, semblait être le meilleur candidat au titre de Poet Laureat. On dit aujourd'hui qu'il sera devancé par le Prix Nobel Derek Walcott, né à Sainte-Lucie, dans les Caraïbes, ce qui en fait un favori pour ceux qui plaident pour une Grande-Bretagne pluriculturelle. Il serait en tête des listes soumises par la Society of Authors, le Royal Literary Fund, la Royal Society of Litterature et la Poetry Society. Aucune décision ne sera prise sans la liste du Arts Council, qui sera prête fin janvier. On parle aussi de Tony Harrison, et de deux femmes: U. A. Fanthorpe et Wendy Cope. Mais on regrette généralement que Seamus Heaney, autre Prix Nobel, ne soit pas éligible puisque ir-

• MEXIQUE: Letras Libres remplace Vuelta

Le premier numéro de Letras Libres vient de paraître. Cette nouvelle revue, dirigée par Enrique Krauze, remplace la célèbre revue Vuelta, fondée en 1976 par Octavio Paz, comme cela avait été annoncé en juin 1998 (« Le Monde des livres » du 26 juin 1998) après la mort de l'écrivain.

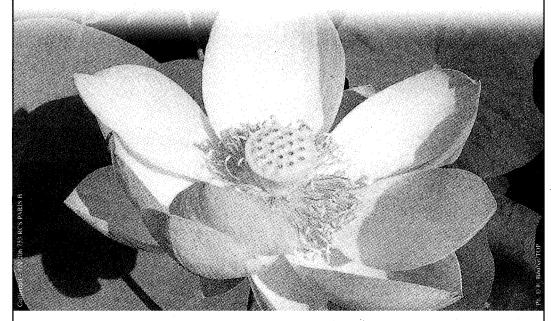
• ESPAGNE: le prix Nadal à Martín Garzo

Le 55e prix Nadal, doté de 3 millions de pesetas (1803 000 euros), a été attribué à Gustavo Martín Garzo pour son roman Las historias de Marta y Fernando, l'histoire d'un jeune couple confronté aux difficultés de la vie quotidienne pendant leurs cinq premières années de mariage, traitée « à la manière d'un conte de fées ». Le prix Josep-Pla, qui récompense une œuvre de fiction rédigée en catalan, a été attribué à Francesc Puigpelat pour Apocal.

● Nouvelle édition de « Poeta en Nueva York »

Une nouvelle édition bilingue - en anglais et en espagnol de Poeta en Nueva York, de Federico García Lorca, vient de paraître chez Alfaguara, éditée à 3 000 exemplaires, avec des dessins inédits du poète Rafael Alberti, exécutés au début des années 90. Les lithographies ont été acquises par le centre andalou d'art contemporain et seront exposées au département d'art contemporain du Musée de Cadix. Le texte est celui du manuscrit original, récemment retrouvé

### Pour l'amour de la femme foudroyée.



La plus que vive